

**Sœur Jean-Baptiste, (Germaine Journod)**

**RELIGIEUSE DU PRADO**

# SOMMAIRE

PRÉSENTATION	3
CHAPITRE I « Je vis au Prado depuis l'âge de 15 mois »	4
CHAPITRE II « Mes premières taches au Prado »	9
CHAPITRE III Du patronage à la rééducation	14
CHAPITRE IV En visite dans les prisons	28
CHAPITRE V La rencontre du Nid	35
CHAPITRE VI Cohérence d'une vie	40

Nous avons connu Sœur Jean-Baptiste en des lieux différents. Pour Christian, ce fut dans le cadre de l'action du Nid. Pour moi, à l'occasion de week-end ou de veillées de prières tenues à la crypte Saint-Vincent. Nous avons pensé tous les deux qu'il serait fort intéressant de recueillir tout ce que cette soeur pourrait nous raconter de sa vie.

Au départ, il n'y eut aucune concertation entre nous deux. Christian commença le premier. Son magnétophone en bandoulière, il partit à la maison des Soeurs du Prado et débuta ainsi sa conversation avec Soeur Jean-Baptiste : " - Un jour, en riant, vous m'avez dit que vous étiez un peu un morceau de la vie de l'Église. Vous avez vu naître la J.O.C. et beaucoup d'autres choses. Il serait intéressant que, dans un premier temps, vous nous rappeliez tout ce que vous avez vu venir. Nous parlerions ensuite de ce que vous avez fait dans les prisons.

La perspective de cette rencontre était la rédaction d'un article sur les prisons pour la revue du Nid " Femmes et Mondes ". Le résultat permettrait d'écrire toute une série d'articles.

Quelques mois plus tard, j'eus cette même initiative. Soeur Jean-Baptiste me reçut avec une très grande gentillesse et nous bavardâmes longtemps. Tout ce que j'entendais était d'un grand intérêt.

Il fallait qu'une rencontre se produise entre Christian et moi-même. Elle se fit sans tarder dans la maison des Soeurs du Prado. Je me trouvais là, peu de temps avant que Christian n'arrive. En quelques mots, en sa présence, nous nous sommes mutuellement éclairés sur nos projets. Il ne fut pas difficile de nous mettre d'accord pour travailler de concert.

Les pages qui suivent sont donc le résultat de nos conversations. C'est Sœur Jean-Baptiste qui parle d'elle-même. Nos questions ne sont que celles d'un auditeur qui veut toujours en savoir plus de quelqu'un qui a des choses intéressantes à dire.

*Christian Delorme, Michel Durand*

## **CHAPITRE I**

" Je vis au Prado depuis l'âge de 15 mois " 1898 - 1932

• *Sœur Jean Baptiste, parlez-nous du Prado*

- Oh ! j e ne peux pas tout dire ! Ce serait trop long. Vous comprenez ; depuis l'âge de 15 mois, je connais le Prado ...<sup>1</sup>.

(Le visage de la religieuse, toujours jeune d'esprit, s'illumine à ce moment d'un sourire, puis d'un rire qui me met en confiance. Notre conversation s'annonce bien).

— Bien sûr, à ce moment-là, je n'allais pas toute seule rendre visite aux Pères et aux Sœurs du Prado. Ce sont mes parents qui me conduisaient. Ma famille habitait rue de l'Université, juste en face de la maison du Prado. Celle-ci est au 39. Nous étions au 34. C'était une maison neuve qu'on appelait « Maison Mangini », un peu l'équivalent des H.L.M. d'aujourd'hui. Il y avait quatre locataires par étage ; or il s'est trouvé que nos deux voisines furent des personnes étroitement liées au Père Chevrier. Elles l'avaient choisi comme « Directeur ». Vous comprenez alors pourquoi elles restèrent en grande intimité avec le Prado et vous devinez que c'est par elles que j'ai connu tout ce monde. Sûrement parce que j'étais infirme de naissance, elles se sont beaucoup occupées de moi. Elles me prenaient chez elles. Elles venaient me chercher pour me promener d'un côté, d'un autre. Et, naturellement, nous allions ensemble au Prado. C'est ainsi, si je peux dire, que j'ai connu le Prado depuis le tout début de ma vie.

— À cette époque - vers 1900 - il y avait au Prado de grands patronages, des rassemblements d'enfants d'autant plus importants que dans les paroisses il n'y avait absolument rien. C'était déjà pareil à l'époque d'Antoine Chevrier. Le Père ramassait tous les enfants, tous les jeunes qui traînaient dans les rues. Depuis ce temps, pendant les deux mois de vacances d'été et chaque jeudi de l'année scolaire, il y avait, toute la journée, une pleine cour d'enfants. Je vous parle de l'emplacement que nous occupons actuellement, le « 39 » (de la rue de l'Université), qui fut acheté, je crois, au temps du Père Chevrier. Il était ouvert aux jeunes gens, aux garçons, les petits et les plus grands, ceux du patronage. Nous, les filles, nous allions au 14, rue Dumoulin (actuellement, la rue Père Chevrier) avec les tout-petits. Je m'y suis souvent retrouvée avec les amies du quartier pour m'amuser. Par la suite, j'y allais pour garder et faire jouer les plus jeunes. Dans ces cours, j'ai vu jusqu'à 300 enfants ! surtout pendant les deux mois de vacances. On ne quittait pas la ville comme maintenant... Et les familles de ces enfants ne l'auraient pas pu.

Nous étions au début de l'émigration des Italiens, avant la Guerre de 1914. Ils habitaient le quartier de Gerland dans des cabanes en planches. Les familles étaient nombreuses. Parfois la maman, mais bien souvent la plus grande de la maison, accompagnait les frères et les sœurs plus jeunes jusqu'au Prado. Ils venaient vers les 7 heures-7 heures et demie du matin, avec leur repas, que l'on prenait ensemble à midi. Ils repartaient le soir vers 17-18 heures.

Moi, je n'apportais pas mon repas puisque j'habitais sur place ; j'allais quand même m'amuser avec eux. Mes parents et ceux de mes petites amies aimaient bien mieux que nous allions jouer dans une cour plutôt que dans la rue. Sans le Prado, nous n'avions pas de place pour bien nous amuser. Donc, je me suis amusée ici, et comme je vous l'ai déjà dit, une fois que je fus plus grande, eh bien, j'ai gardé les plus jeunes ! J'aimais bien être avec eux.

---

<sup>1</sup> Cf. ci-dessous, p. 63.

Mais il n'y avait pas que le patronage. Il y avait aussi les enfants de la Première Communion. C'étaient nos jeunes qui ne pouvaient pas faire leur Première Communion chez eux, dans leur paroisse, parce que leurs familles étaient incroyantes, et surtout parce qu'ils ne s'intéressaient que peu à l'éducation de leurs enfants. Du reste, à cette époque, beaucoup de ceux-ci ne mangeaient pas à leur faim. Alors, le Prado les prenait six mois de suite<sup>2</sup>. Là, les prêtres et les Sœurs leur donnaient un peu d'instruction : apprendre à lire, à écrire, à compter, etc... et ils leur faisaient le catéchisme.

Je ne sais pas trop comment ça se passait à ce moment-là, car je n'y allais pas. Mes parents, bien sûr, m'avaient mise à l'école et je n'ai pas eu de contact avec le Prado à ce niveau-là. Je n'y allais que pour m'amuser ou, plus tard, faire jouer les jeunes des autres familles. Je fus à l'école jusqu'à mon Brevet ; il avait beaucoup plus de valeur avant que maintenant. C'était en 1914 et j'avais 16 ans. Avec ce diplôme, plusieurs de mes connaissances sont devenues institutrices. Le Brevet suffisait. Je n'ai pas choisi cette profession, car j'ai toujours préféré à l'enseignement un travail à caractère social. De plus, mes parents préféraient me garder à la maison. C'est comme ça que j'ai eu la possibilité d'aller souvent au Prado. J'étais libre. J'avais terminé mes études, car je ne peux pas dire que les quelques cours d'anglais que j'ai pris par la suite soient de véritables études.

• *Jusqu'à maintenant, vous ne m'avez pas parlé de votre formation religieuse, l'avez-vous reçue de vos parents ?*

J'ai toujours fréquenté l'école des Sœurs, l'école de la rue Pasteur, qui était tenue par les Sœurs de la Congrégation de Saint-Charles. Nous avions de l'instruction religieuse tous les jours, et chaque matin, nous devions réciter le petit bout d'Évangile que nous avions appris la veille. Un prêtre venait nous faire le catéchisme. Oh, comme j'étais heureuse, bien, dans cette école ! Je fus une des premières à avoir le Brevet d'Instruction religieuse. On venait de l'instituer juste avant que je quitte l'école

Ah oui, je fus bien entourée. À tous points de vue. Mes parents, sans être riches, appartenaient à une bonne moyenne. Mon père était expert-comptable... Mais je voudrais vous parler de mon frère. Oui, j'ai eu un frère qui fut tué à la guerre en 1917. Il est parti en 1914 et n'a pu revenir. C'est parce que mes parents étaient bien seuls que je suis restée longtemps chez eux, jusqu'en 1928. Vous savez, ce fut un coup terrible pour eux. Mon frère promettait beaucoup. Il était artiste-peintre et déjà très en vue. Ainsi, ses professeurs de Paris reconnaissaient en lui un véritable artiste.

Connaissez-vous Raoul Servant ? Il va une rue à son nom, une rue à côté ou derrière la Mairie du septième arrondissement ? C'était un camarade de mon frère. Un peintre, également, qui vivait à Paris. Quand il venait à Lyon, pour passer quelques jours, il habitait chez nous. Vous voyez, c'était vraiment un ami. Avec lui, c'était la gaieté, la joie ! J'ai connu aussi Berthola, un très grand sculpteur. C'est lui qui a conçu le Christ qu'on trouve à l'église de Gerland. Celui-ci n'est pas parti à la guerre. Il devait être d'origine italienne ; tandis que Raoul Servant et mon frère furent tués tous les deux. Avant ces tristes événements, avant 1914, j'ai eu une jeunesse très intéressante, très heureuse. Parce que mes parents étaient simples et bien accueillants, tous nos amis se réunissaient chez nous. Ils n'hésitaient pas à faire le déplacement, car nous étions au centre de la ville... Tout ce monde se réunissait chez nous. Et vous savez, autrefois, les étudiants s'amusaient beaucoup plus que

---

<sup>2</sup> Cette œuvre prit le nom de " Série ". Il y avait deux groupes (deux séries) d'enfants par an. (C'était avant tout une catéchèse, une première formation à vivre selon l'Évangile (Cf. pp. 16-18, 21 et 66)

maintenant. Ils y avaient des cavalcades et des tas de choses de ce genre. Tous les amis venaient se déguiser chez nous. Eh oui, j'ai eu une jeunesse très jolie, très intéressante.

Évidemment, la guerre de 1914 est venue tout bouleverser. Elle a arrêté dans leur montée deux grands artistes, R. Servant, candidat au prix de Rome, et mon frère. Raoul fut tué en 1915 et mon frère en 1917. Comme je vous l'ai déjà dit, oui, ça a tout changé, même si les camarades de mon frère furent très gentils avec moi. Il y en a même plusieurs qui voulurent m'emmener avec eux à Paris, le centre de la France ! Alors je leur ai dit : « Il ne manquerait plus que cela, que je quitte mes parents au moment où ils viennent de perdre mon frère ! ». Je suis donc restée avec eux.

Comme vous le pensez, je continuais à me rendre très souvent au Prado. C'est à ce moment que j'ai commencé à me dire qu'il serait grand temps de prendre une décision. Oh, bien sûr, mes parents ne s'opposaient pas à ce que je rentre chez les Sœurs du Prado. C'était moi qui avais des hésitations. Cela me faisait de la peine de les laisser seuls. Enfin, je suis partie et les Sœurs ont été très gentilles avec mes parents.

Avant que je vous parle du Noviciat, il faudrait que je vous dise deux mots sur un essai de travail que j'ai fait. Mes parents ne voulaient pas que je me fasse embaucher par un patron, mais j'ai quand même voulu essayer. J'ai travaillé deux ans et ça m'a suffi ! Certes, j'étais très bien, sans problèmes majeurs, dans une maison de soieries. C'était chez les Bertrand. Je crois qu'actuellement la maison n'existe plus. J'étais très bien. Il s'est trouvé que le neveu de cette famille Bertrand était un copain de mon frère, ce que j'ignorais au moment d'y entrer. Enfin, quand le patron passait, il venait toujours me dire que je serais augmentée. Mais je n'ai pas pu tenir le coup, car je n'ai, en fait, jamais eu beaucoup de santé. Au bout de deux ans, j'ai dû arrêter.

- ***C'est alors que vous êtes rentrée au Noviciat ?***

Oui. En 1923, je me suis décidée pour le Prado et j'ai fait mon Noviciat, comme tout le monde. Deux ans, et même un peu plus. En effet, quand j'eus fini mes deux années, une Responsable du Noviciat m'a fait savoir qu'elle avait besoin de quelqu'un pour faire la cuisine. Elle m'a dit : « Ecoutez », vous avez beaucoup reçu du Prado, vous pouvez lui donner un peu plus ! » Alors j'ai fait la cuisine toute une année. Ça m'a fait un an de plus au Noviciat.

- ***Au moment où vous êtes entrée au Noviciat, les prêtres du Prado que vous avez rencontrés avaient pu connaître le Père Chevrier ?***

Oui. J'ai connu surtout le Père Broche. Il était, avec le Père Duret, l'un des premiers prêtres du Prado, disciple du Père Chevrier. Il a été nommé supérieur du Prado quelque temps avant ma naissance. Il est celui qui m'a particulièrement dirigée jusque dans les années 20. Il avait beaucoup d'affection pour moi et il m'a beaucoup entourée. Je l'ai beaucoup plus connu que le Père Duret, qui a quitté le quartier de la Guillotière pour se rendre à la Mouche. Donc, le Père Broche fut mon « Directeur ». À sa mort, en 1925, c'est le Père Lauzier qui est venu, et qui m'a encore plus directement dirigée du côté du Prado. Puis il est mort très rapidement et je crois bien que c'est la Père Planus qui lui a succédé. Celui-ci n'est pas resté non plus très longtemps supérieur du Prado, deux ans et demi, trois ans, pas plus. C'est à cette époque de l'histoire du Prado qu'il y eut des Supérieurs qui sont restés très peu de temps.

Le Père Chambost était à Limonest. Mais ça n'allait pas très bien entre le Prado et lui. Il y avait quelques discussions. Justement à cause de mon infirmité, il y eut avec lui quelques difficultés quant à mon admission au Prado. C'est une sœur qui solutionna tout. Cette sœur, une demoiselle Matthieu, était à ce moment-là supérieure des Sœurs du Prado. C'était une fille d'une famille très amie du Père Chevrier. Le Père Chevrier allait chez eux comme chez lui. Ils se connaissaient bien. Or, Mademoiselle Matthieu, Sœur Gabrielle, quand elle vit qu'on faisait quelques difficultés pour me recevoir, a dit : « Mais le Père Chevrier lui-même a pris une fille exactement comme elle. Pourquoi ne la recevrait-on pas ? »

Oui, le Père Chambost n'avait pas été formé par le Prado. Il ne comprenait pas tout. Il disait des choses qui n'étaient pas tout à fait en accord avec ce que pensaient les Pères du Prado formés à la Roche. Il y avait un « je-ne-sais-quoi » qui n'allait pas. Je ne sais pas d'où il venait, ce Père, mais je sais qu'il était très bien vu par l'Archevêché. Enfin, il y avait quelques discussions, et, qu'est-ce que vous voulez, ça s'est atténué avec le temps.

## CHAPITRE II

« Mes premières tâches au Prado après mon Noviciat » 1932 - 1941

- Le patronage
- La J.O.C.
- La « Série »

- *Sœur Jean-Baptiste, vous pourriez peut-être nous dire maintenant, où vous êtes après ce Noviciat prolongé.*

Quand je fus religieuse, je suis revenue dans le quartier de mon enfance ; plus exactement, je suis venue au 3 de la rue Dumoulin pour m'occuper de la « Persévérance » que je connaissais déjà. Une fois que les enfants avaient fait leur première communion, à la fin de la « Série », il y en avait beaucoup qui revenaient le dimanche. Je vous parle des filles. Elles revenaient comme ça. Parce qu'elles le voulaient bien, parce qu'elles ne savaient pas où aller ; elles venaient le matin à 7 heures, puis elles dînaient avec nous et repartaient le soir après la bénédiction du Saint-Sacrement. Ça s'appelait la « Persévérance ». La grande distraction, c'était le croquet. Tout l'après-midi, on jouait au croquet.

Il y avait même quelques filles qui restaient toute la semaine avec nous. Elles habitaient complètement au Prado, ne pouvant pas être tout le temps dans leur famille. Mademoiselle Drion, par exemple, avait 17 ans quand elle est venue nous rejoindre à la « Persévérance ». Nous ne nous sommes jamais quittées ; elle a maintenant 61 ans ! Donc, il y avait bien une dizaine de jeunes filles qui vivaient avec nous. Nous disions la « Persévérance », mais en fait, c'était un foyer. Le matin, elles partaient au travail et elles logeaient là. Alors, je vous dis ceci, quand j'étais religieuse, on m'a affectée justement à cet endroit où j'ai passé une partie de ma vie.

En plus de la « Persévérance », nous nous occupions aussi des patronages du jeudi et des deux mois de vacances. Nous avions jusqu'à 300 enfants dans la cour. Ils venaient du quartier de la Guillotière, mais surtout de Gerland, car là-bas, il n'y avait absolument rien pour eux. C'étaient des Italiens, des Espagnols. À cette époque, il n'y avait pas d'Algériens. Alors, vous voyez, tous venaient. Les grands amenaient les petits. Ils apportaient leur « frichti » qu'on faisait réchauffer dans notre cuisine et puis tous ensemble, sur des bancs, en mangeait.

- **Vous aviez les filles, au 8 rue Dumoulin, et puis à côté, il y avait les garçons ?**

Non, au 14 rue Dumoulin, c'était la « Série » pour les filles (tout à l'heure, je vous parlerai de la « Série » des filles et des garçons pour la Première Communion), et de l'autre côté c'était le patronage. Au 3, il y avait la Persévérance des filles <sup>3</sup> (1).

Bien sûr, c'étaient des Pères qui s'occupaient des garçons. Ça a commencé avec le Père Perrichon. Cette maison était un théâtre, et le Père Perrichon, qui avait la bosse du théâtre, voulut en faire avec les jeunes ouvriers qui logeaient ici. D'ailleurs, c'est écrit dans la vie du Père Chevrier. Pour occuper les garçons, il leur faisait jouer les mystères de l'Évangile : Noël, Pâques, la vie publique du Christ, etc. Le Père Perrichon est ensuite parti à La Mouche, la première paroisse confiée au Prado. Il est parti à La Mouche avec le Père Duret - tout premier prêtre du Père Chevrier. Comme il y avait également une salle de théâtre à La Mouche, il en a fait là-bas et ne venait plus jouer ici. Il est resté

<sup>3</sup> La Persévérance-filles se trouvait au 8 rue Dumoulin, et la Série-filles au 14 rue Dumoulin.

En face du 14, au 11 et au 13 de la rue Dumoulin, il y avait la Série-garçons. La Persévérance-garçons occupait le 39 de la rue de l'Université.

quelque temps à La Mouche, puis il s'est rendu à la Saulaie d'Oullins, où il a également fait du théâtre. De partout, il a joué l'Évangile, les mystères de l'Évangile. C'était en quelque sorte un évangéliste, vous comprenez !

Mais revenons à notre patronage du Prado. Il y avait bien 300 gosses, chaque jour des deux mois de vacances d'été. Les jeudis, ils venaient beaucoup moins nombreux. Le dimanche, c'étaient les plus grandes, et elles étaient bien moins nombreuses, une trentaine au maximum. Je passais, à cette époque, tout mon temps avec elles ; mais ce n'était pas que pour m'amuser. En effet, c'est au patronage qu'a commencé, ici, la « Croisade eucharistique ». Je ne peux pas vous dire exactement les dates. Disons après 1932, quand je suis descendue de Limonest à la Guillotière. Après la « Croisade eucharistique », ce furent les « Âmes vaillantes » qui ont pris le relais. Puis les « Cadettes du Christ », et enfin la « J.O.C. ».

Oh, vous savez, il y a eu des frottements quand nous avons établi la J.O.C. ; ce n'était pas tout à fait le même genre ! Les « Cadettes du Christ », c'était surtout un mouvement spirituel, tandis que pour être de la J.O.C. il fallait vivre dans le monde ouvrier. Comme notre vie, dès le début, était d'être avec le monde ouvrier, pour nous, ce fut normal de faire de la J.O.C. Comme les grandes filles qui étaient venues à la J.O.C.F. sortaient avec les plus jeunes, nous, les religieuses, nous assurions beaucoup moins les patronages. Nous préparions tous les offices du dimanche, en français. Ça n'a pas toujours été du sucre !

En principe, la J.O.C. était plutôt une œuvre paroissiale. C'est autour du curé que se formaient des groupes. Mais à Lyon, ce mouvement a commencé par « secteur », et il n'était pas toujours bien accepté par les curés des paroisses. Dans le quartier de la Guillotière, la Fédération avait un local sur le cours Gambetta. Comme nous étions le Prado - on a toujours considéré le Prado comme l'avant-garde des pauvres - nous avions notre propre section de J.O.C. : *la section du Prado*, qui était différente de la section de la Guillotière. C'est parce que nous étions une section précise que nous avons pu partir à Paris pour la grande réunion du X<sup>e</sup> Anniversaire de la J.O.C. . C'était en 1937. Je suis partie avec une dizaine de filles. C'était toute une affaire, à cette époque, qu'un voyage à Paris ! Un événement pour des gens qui n'avaient pas beaucoup d'argent ! Enfin, nous sommes parties. J'étais habillée en « sœur ». Quand je suis allée chercher mon billet, on m'a dit qu'à la J.O.C. il n'était pas question de religieuses. Surtout à ce moment-là, où on voulait que les laïcs prennent la relève des prêtres et des religieuses, il ne fallait pas qu'il y ait des sœurs, surtout pas ! Il y avait bien des aumôniers, mais pas de religieuses. Alors, quand je suis allée prendre mon billet, on ne savait pas quoi faire de moi, surtout que j'étais en noir. Tous les jeunes étaient ensemble. Ça prenait des trains entiers. Les aumôniers étaient dans des compartiments spécialement réservés, séparés des jeunes.... eh bien, on m'a mise avec les aumôniers ! J'étais toute seule, comme religieuse, toute seule au milieu des curés. À Paris, tout était bien organisé. Nous sommes allés au restaurant. Là, il y avait aussi les jeunes. Nous avons mangé ensemble.

Et oui... c'était vraiment le début de la J.O.C. En 1937, il n'y avait pas loin d'un an que nous étions reconnues comme section de la J.O.C.. J'aimais beaucoup nos réunions. Comme je vous l'ai dit, à Paris, c'était quelque chose d'incroyable. Nous avions un peu peur parce que, dans la capitale, depuis 1936, c'était le Front populaire. Il y avait beaucoup de bagarres, en se battait les uns contre les autres, suivant son parti. Tous les métros étaient surveillés par des agents de police. Nous avions peur. Les jeunes avaient reçu de nombreuses consignes parce que nous avions peur qu'il y ait

justement des affrontements entre les communistes et les jeunes. Alors nous avons tous reçu comme consigne : « Quoiqu'on vous dise, ne répondez pas ». Tout s'est bien passé.

À ce moment-là, beaucoup d'automobiles étaient décapotables. Alors, tous les jeunes qui étaient en voiture pour sillonner Paris criaient : « Nous voulons le Christ partout ! Nous voulons le Christ partout ! » C'était formidable.

Au parc des Princes, nous avons une grande réunion. Et, au cours de la messe de clôture, des handicapés sont venus apporter une grande croix. Ce fut formidable, impressionnant... tous ces jeunes qui étaient là, enthousiastes... Et puis, quand ces handicapés sont venus avec cette grande croix, comme ça, simplement, vous savez, c'était quelque chose !

- ***1936-1937 : la guerre n'était pas loin. Que s'est-il passé en 1939 ?***

Avant 1939, il y eut le pèlerinage à Rome. C'était comme à Paris. Mais avec un caractère encore bien plus international. Puis ce fut la guerre ! Tout s'est arrêté. Dans notre section, les unes et les autres sont parties ici ou là. Nous avons une bonne moitié d'Italiennes. Elles ont regagné l'Italie, car il ne fallait pas qu'elles restent en France. Vous voyez, ça a tout craqué.

C'est à ce moment que j'ai été appelée à travailler avec la Série. Je vais vous en parler comme je vous l'ai promis. Après mon Noviciat, c'est à dire à mon entrée au Prado en tant que religieuse, je fus donc occupée au patronage et à la « Persévérance ». Pendant la guerre 1939-1945, tous les prêtres qui étaient instituteurs au Petit Séminaire de La Roche ont été mobilisés et sont partis à la guerre. Il fallait les remplacer : les Sœurs qui s'occupaient de la « Série » sont montées à La Roche pour continuer les cours des enfants. Quant à moi, je fus invitée à me rendre à Limonest avec la « Série ». Oui, pendant la guerre, le Séminaire de Limonest se déplaça à La Roche où il y avait le Petit Séminaire, et à la place des séminaristes, nous avons installé les filles de la « Série ». Je suis restée là-haut jusqu'à la débâcle de 1940.

À Lyon ou à Limonest, notre vie était la même. Les enfants de la « Série » étaient comme les pensionnaires d'une pension où tout était gratuit. Si nous avons quitté Lyon, c'était parce que nous craignons les bombardements ; il fallait protéger les enfants. Alors les garçons sont partis à Monsols et les filles à Limonest.

Vous devez vous demander ce que nous faisons toute une journée ? Voilà : il y avait la messe tous les jours. Les enfants y allaient tous. On apprenait le catéchisme le matin. C'était le but premier de la « Série ». L'après-midi, après le repas, on leur faisait faire un peu de couture ou des affaires de ce genre. On leur donnait aussi une instruction générale ; beaucoup de ces enfants ne savaient ni lire ni écrire. Et il y avait des récréations de tous les côtés. C'était nécessaire à cause des petits drames pouvant surgir. Les garçons avaient le même rythme que les filles. Le soir, on soupa, bien sûr ; puis il y avait une récréation et de nouveau la prière. Ensuite, c'était le lit.

Du temps du Père Chevrier, des gens avaient voulu que ces enfants exécutent quelques travaux pour rapporter un peu d'argent à la maison. Le Père Chevrier n'a jamais voulu. Nous-mêmes, nous n'avons jamais voulu que ces enfants gagnent de l'argent pour nous le donner.

- ***Mais alors, où trouviez-vous l'argent ?***

Eh bien, il y avait une sœur qui faisait la quête, une sœur quêteuse. Comme à cette époque, le Prado était bien connu, comme le Père Chevrier avait eu de nombreux appuis, il suffisait d'aller de connaissances en connaissances, de visiter les grandes familles, les grosses maisons... pour ramener de l'argent. Jusqu'à la guerre, peut-être même après, il y a eu une sœur quêteuse. C'est comme ça que le Prado a fonctionné. Pour les enfants, c'était complètement gratuit, car le Père Chevrier n'a jamais voulu qu'on les fasse travailler. Il disait que des gens jusqu'à 20 ans ne font presque rien, passent tout leur temps à étudier ; alors pourquoi ces jeunes ne resteraient pas sans travailler seulement quelques jours ? En effet, ça ne faisait même pas six mois. La « Série » durait à peu près cinq mois, puisque, par an, il y avait deux séries et que l'on se donnait du temps de libre entre chaque série pour remettre les choses en place et se préparer à faire la suivante.

Voilà, la « Série » c'était ça. Nous mettions l'accent surtout sur le catéchisme puisque c'était pour ça que les enfants étaient venus. Alors tous les soirs, à la chapelle, il y avait la prière. Un Père, c'était le Père Laffay, avec moi, donnait un commentaire de l'Évangile et faisait un genre de catéchisme avec les jeunes. Au Prado, à la Guillotière, les gens du quartier venaient. Parfois, c'était presque plein ; même le soir. Le dimanche soir, après les vêpres, il y avait aussi cette forme de catéchisme. Alors là, je vous assure, c'était presque plein.

- ***Il serait intéressant que vous nous disiez comment les Pères s'organisaient pour parler si souvent.***

Les Pères étaient nombreux. Ils avaient chacun leur semaine, même si un seul était chargé de l'ensemble de la « Série ». Pendant longtemps, ce fut le Père Virmont.

Chaque prêtre, donc, avait sa semaine, et tous faisaient leur catéchisme en commentant l'Évangile. Une fois, c'était sur les miracles, une autre fois sur les paraboles... Vous voyez : c'est toujours l'Évangile qui a prédominé.

- ***Qu'est-ce que les prêtres des paroisses voisines pensaient de tout ce que vous faisiez ?***

Je crois bien qu'il y en a qui n'étaient pas tout à fait d'accord avec le Prado. Il y avait beaucoup de différences. Le Père Chevrier lui-même disait quand il rencontrait un prêtre : « Je me mettrais dans un trou si je le pouvais ». C'est donc qu'ils n'étaient pas tout à fait d'accord ; bien entendu... Mais enfin, le Prado a continué !

## CHAPITRE III

Du Patronage à la Rééducation 1942 - 1963. La guerre est donc venue. Ce fut pour vous la cause d'un changement, qu'avez-vous fait ?

On a fait comme on a pu. Bien des prêtres du Prado qui enseignaient au Petit Séminaire (il y avait à ce moment-là un séminaire important) sont partis à la guerre. Sœur Marie-Claire et Sœur Vincent, qui s'occupaient des enfants de la « Série » (c'est comme cela que nous appelions cette forme de préparation à la Première Communion. Je l'ai déjà expliqué), Sœur Marie-Claire et Sœur Vincent sont parties à La Roche pour remplacer les prêtres, et moi, j'ai pris les filles de la « Série ». Mais nous ne pouvions pas demeurer à Lyon. C'est alors que je suis montée à Limonest avec les filles qui ont pris la place des grands séminaristes partis à La Roche. Du reste, il n'y a pas eu de problèmes de nombre, car toutes nos activités avaient beaucoup diminué. Le patronage était devenu bien moins important. C'est une autre sœur qui s'en est chargée. J'étais donc libre de ce côté-là et je suis montée à la maison Saint-André de Limonest. Oh, nous ne sommes pas restées longtemps là-haut ! Seulement une année. Je crois que nous sommes redescendues à Lyon en 40-41, une fois que tout fut détruit. Cela nous a donné le temps de préparer deux « Premières Communions ».

La guerre s'est achevée en 1945. Je fus donc libérée de la « Série » ; un peu avant toutefois, car nous n'avons pas pris d'enfants pendant quelque temps. Cela me permettait de retourner au Patronage, où je suis restée jusqu'à la fin de la guerre. À cette époque, mon plus gros souci, c'était les filles qui prenaient pension au Prado. Elles logeaient continuellement avec nous. C'était au n°14, au-dessus des Sœurs, qu'elles dormaient. Elles vivaient surtout au n°8 de la rue Dumoulin, qui forme l'angle de la rue Sébastien Gryphe. Nous avons pris l'habitude d'appeler la « Persévérance » le n°8 où vivaient quelques filles du quartier qui venaient passer la soirée avec nous. En fait, c'était un foyer. Alors on bavardait avec les filles et quand on montait se coucher, vers 21 heures-21 heures 30, parfois plus, juste au-dessus des sœurs de la communauté qui, elles, se couchaient à 20 heures-20 heures 30, il était difficile d'éviter de faire du bruit, les escaliers étant en bois. Nous ôtions bien nos

chaussures, mais vous pensez bien que les jeunes filles ne montaient pas dans le plus grand calme ! Alors le lendemain, ça allait mal dans la maison avec les sœurs : « On n'a pas pu dormir » - « On nous a réveillées ». Ouh la la !

À l'endroit où se trouve actuellement les « Sans Abri », il y avait un petit café : le « Café du Nouveau Monde ». Il servait de siège à une cellule du Parti communiste depuis 1936. Très souvent, nous pouvions y voir venir des gens à des réunions. Je m'en rappelle bien, parce qu'une fois, avec une des filles, nous nous étions mises à la fenêtre. Le bruit nous avait attirées. Il y avait une réunion qui était très houleuse et nous avions peur qu'ils mettent le feu au Prado tellement ils étaient excités.

Pendant la guerre, ce café a été désaffecté. Il fut repris - je ne me rappelle plus du tout les circonstances exactes - par un prêtre qui s'occupait de jeunes. Il y avait tellement de misère. Mais ce prêtre n'est pas resté longtemps, et j'ignore pourquoi. Enfin, à la fin de 1945, le café fut complètement vide. Il y avait au rez-de-chaussée une grande salle et quelques chambres au-dessus. Pour les jeunes (dont je viens de parler), on avait construit des baraquements dans la cour.

Un matin où nous nous étions copieusement fait attraper par les sœurs à cause du bruit que nous avions fait la veille-en montant nous coucher, j'ai été voir ma Supérieure, Sœur Marie-Claire, et je lui ai dit : « Dans cette maison, dans cet ancien café, il n'y a absolument personne ; est-ce que ce ne serait pas possible d'y loger les filles ? Nous serions quand, même plus libres là-bas ! Si nous essayions d'y aller. Elle me répondit : « Eh bien, il faut voir. On peut toujours essayer ».

Alors, nous nous sommes mises en quête du propriétaire. Nous avons pris contact avec lui et nous avons dit que nous voudrions bien acheter le café. Il a répondu :

« Je vous le prête et c'est tout ».

« Vraiment est-ce que vous ne le vendriez pas puisque ce n'est plus un café ? »

« Eh non ! parce que j'ai des enfants. Je veux faire bâtir quelque chose de rapport, une grande maison par exemple. Même avant la guerre je voulais le faire, mais on ne m'a pas permis parce que je visais trop haut. Non, non, il n'y a rien à faire, je ne le vends pas. Seulement, si vous voulez vous y installer, je le permets. Je ne vous demanderai pas de location, parce que, quand je vous demanderai de partir, il faudra partir. Naturellement, vous faites les réparations que vous voulez, ça ne me regarde pas. Mais quand je pourrai bâtir, je bâtirai et il vous faudra partir tout de suite » .

Nous avons accepté, bien que nous sachions mal à quoi nous nous engageons . « On verra bien, on verra bien », avons-nous dit, en quittant le propriétaire. Nous avons vu. C'était dans un état épouvantable. Sœur Marie-Claire a dit : « Nous ne pouvons pas faire de frais importants dans cette maison, parce que nous ne savons pas combien de temps nous allons y rester ». Alors nous avons réparé le plus gros. Nous avons rabiboché comme nous avons pu ce vieux café et nous y sommes entrées. C'était en 1945. Depuis le jour où cette affaire fut conclue, surtout une fois que nous y étions installées (ça, c'est souvent que j'en parle au Seigneur), je me disais : Il faut que cette espèce de foyer qu'est la « Persévérance » devienne un véritable Foyer ! Le Seigneur m'a écoutée.

« Allô, le Prado ? » C'est un coup de téléphone de l'Antiquaille, une infirmière de cet hôpital.

« Allô, on vient de savoir que vous venez d'ouvrir un Foyer ». Je n'ai jamais su comment ils pouvaient être au courant de nos activités .

« Voilà, nous avons ici, à l'Antiquaille... » Je ne sais plus maintenant, mais avant c'était un grand centre antivénérien.

« Nous avons pas mal de filles qui sont parties avec les armées soit allemandes, soit américaines. Nous avons des filles que les autorités ont refoulées ici parce que malades. Elles sont maintenant guéries. Comme elles ne sont pas de Lyon, elles ne savent où aller. Alors on a pensé... Est-ce que vous ne pourriez pas les prendre chez vous ? »

Nous, ça nous a fait réfléchir, parce que les petites qui venaient chez nous, c'étaient des filles du quartier. Ce n'était pas des prostituées.

Alors qu'est-ce qu'il faut faire ?

Vous comprenez bien que nous n'avons pas tout de suite accepté. Nous avons réfléchi. Si nous ne prenions pas ces personnes, on allait les mettre à la rue, les remettre sur le trottoir. Ça nous a posé un vrai problème. Les filles qui venaient à la permanence et qui se sont installées dans cette sorte de petit foyer étaient des filles bien tranquilles. Mettre des prostituées au milieu, qu'est-ce que ça allait faire ? Nous hésitions... Nous nous regardions avec Sœur Marie-Claire. Alors cette infirmière que je n'ai jamais vue (c'était au téléphone), nous a dit :

« Mais si le Prado ne s'occupe pas de ces filles, qui voulez-vous qui s'en occupe ? » C'était la petite goutte d'eau nécessaire pour nous inciter à accepter !

Cinq, six sont venues, peut-être même plus. Je n'ai pas eu à me reprocher de les avoir prises, car je n'ai pas eu de problèmes avec les filles qui habitaient déjà ici, et qui n'avaient pas le même passé. Jamais elles ne nous ont donné de grosses difficultés. Je disais souvent, quand je sortais avec elles, pour aller n'importe où : « Il ne faudrait pas que quelqu'un fasse une réflexion, une remarque sur elles, il ne faudrait pas que quelqu'un dise un mot ! ». C'est vrai, j'aurais su leur répondre !

Petit à petit, ces filles sont parties. Elles ont fait leur vie après être restées chez nous un an ou deux. D'autres sont venues ; certaines ne connaissaient pas le Prado, elles étaient amenées ici par des anciennes ; d'autres le connaissaient depuis longtemps. Certaines étaient prostituées, d'autres non. Oh, nous ne pouvions pas recevoir beaucoup de monde parce que ce n'était pas très grand. J'en ai eu quand même une bonne vingtaine. Pas mal de prostituées, habitant aussi à Lyon. Il y en a une qui, quand elle est arrivée ici, a dit :

« Non, je ne veux pas rester »... et ceci ... et cela. Alors, je lui ai dit :

« Écoutez, vous allez commencer par rester ce soir, vous verrez après. Vous mangerez, vous vous coucherez, ensuite on verra ».

« Vous allez me donner à manger comme ça ? »

« Oui, bien sûr ! Comment voulez-vous que je fasse ? »

« Ça alors ! »

Elle est restée très longtemps.

Une autre fois, c'est une Lyonnaise qui est venue quand elle a su qu'un foyer féminin s'était ouvert au Prado qu'elle connaissait. Elle est venue avec une Belge qui se prostituait avec elle chez les soldats à Paris. Elles avaient avec elles un soldat américain qui m'apportait des fleurs. Alors, j'ai dit : « je veux bien garder les deux filles, mais le soldat, qu'il aille où il voudra ».

La jeune femme belge est restée longtemps au foyer. Elle a eu un enfant. Je me suis beaucoup occupée d'eux. La personne de Lyon, après un certain temps, est allée rejoindre sa famille. Je ne sais pas ce que le soldat a fait.

- ***Vous dites que vous n'avez jamais eu de gros problèmes avec les filles ; des difficultés existaient certainement ?***

Oui. Tout n'était pas facile. Certaines filles étaient vraiment terribles. Le point le plus délicat était celui de l'argent. Les filles que nous recevions n'avaient généralement pas de métier, et elles étaient sans travail. Vous savez, pour les mettre au boulot, j'ai eu de grosses histoires. Comment faire ? »

L'idée nous est venue de créer un self-service. En le disant, dans le quartier, les gens viendraient ; ils nous paieraient et nous pourrions manger en même temps. Ce travail nous a occupé pas mal d'années. Nous étions assez bien connues, et je vous assure que c'est presque l'un de mes meilleurs souvenirs. Vous devinez certainement qu'il y a eu certaines aventures, quelques petites histoires... Enfin, rien de vraiment méchant. Ainsi, des garçons venaient chercher les filles. Une fois, il y en a eu plusieurs qui ont frappé contre nos portes pendant presque toute la nuit parce qu'ils voulaient à tout prix sortir avec une fille. Personne n'est descendu, comme vous le pensez.

Écoutez cette autre histoire, une époque où j'étais déjà dans le bain. Un jour, un souteneur est venu me faire une scène épouvantable. Il avait su qu'une de ses femmes était venue chez nous. (À ce moment, c'était surtout des prostituées qui logeaient au foyer). Le soir tombait. Nous n'avions pas encore fermé. On pouvait nous voir de l'extérieur... Vous vous rappelez ? Nous habitions un ancien café ; alors derrière la grande vitrine, c'est comme si nous étions dans la rue. Je suis sortie avec le bonhomme, et les filles ont fermé toutes les portes. Longtemps, longtemps, nous avons discuté dans la rue Sébastien Gryphe. Il demandait à ce qu'elle sorte. J'ai dit un non catégorique : « Elle est là et elle y reste ».

« Mais il faut absolument qu'elle vienne, parce qu'il y a des choses à mettre au point. Il faut absolument qu'elle vienne ».

« Écoutez, vous dites qu'il faut qu'elle vous voie pour parler ensemble ; mais, attention, je veux qu'elle revienne. Si vous me le promettez, j'accepte ».

« Je le promets. Elle reviendra, mais je veux avoir une explication ».

Là-dessus, ils sont partis, et le lendemain, la fille est revenue comme convenu. Des petites aventures de ce genre, nous en avons eu, vous pensez...

- ***Combien de temps êtes-vous restées dans cet ancien café ? N'aviez-vous que cette occupation ?***

Je suis restée cinq ans avec ce travail d'accueil ; puis nous avons repris les enfants, non plus comme patronage ou comme préparation au catéchisme, mais dans le cadre de la rééducation. Le Prado, petit à petit, devenait un foyer officiellement reconnu.

C'est pour cela qu'on nous a envoyé une inspectrice de la Justice de Paris, pour voir comment les enfants étaient ici. Je vais vous raconter une histoire. C'était du temps du Père Ancel, du temps de Sœur Marie-Claire. Donc, cette inspectrice arrive au Foyer. Avant de continuer, il faut dire que les

sœurs qui travaillaient dans la rééducation étaient bien dévouées aux enfants, seulement il ne fallait pas qu'on leur marche sur les pieds ! Sœur Antoine, par exemple. Oh ça, elle avait son caractère !

Alors la visiteuse dit : « Je suis inspectrice ». Et Sœur Antoine de répondra : « Inspectrice de quoi ? »

- « Eh bien, je suis Inspectrice de la Justice, pour les enfants. Pouvez-vous me montrer ce que vous avez comme réserve alimentaire ? »

- « Mais en quoi ça vous regarde ? Est-ce que ça vous regarde ? Moi, je fais ce que je veux. Je sais nourrir mes enfants ; je n'ai pas besoin de vous ».

La personne de la Justice de Paris n'avait plus qu'à partir, et quand Sœur Marie-Claire est arrivée elle a dit : « Mon Dieu, mon Dieu, on attendait l'habilitation, qu'est-ce que ça va devenir ? »

Alors nous sommes allées voir le Père Ancel pour essayer de récupérer la situation ; expliquer, par exemple, que la sœur n'était pas au courant de leur démarche à Paris, que c'était quelque chose de nouveau pour elle. Effectivement, ça a marché. L'inspectrice est revenue. Nous lui avons montré les pièces où se trouvaient les garçons et les filles du Prado, les bâtiments situés des deux côtés de la rue Père Chevrier ; là où se trouvait la suite du Patronage et de la Série , puis nous lui avons parlé des jeunes filles d'à-côté. C'était bien qu'elle soit au courant de ce que je faisais avec les aînées, car je voulais également être habilitée. C'était important pour pouvoir durer. Toutes les filles de la maison qui ne travaillaient pas avaient été au garde-à-vous tout l'après-midi. Elles avaient attendu. Mais comme le soir était venu, elles s'étaient dit : « Oh maintenant elle ne va plus venir ». Elles n'attendaient plus. Et voilà qu'elle arrive, sur le soir. Les filles étaient toutes étendues sur leur lit. Certaines fumaient, d'autres s'occupaient de leurs affaires. Je me suis dit : « Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que l'Inspectrice va penser ? » Surtout que ce que nous avions à lui montrer n'était pas bien beau. Les filles logeaient dans des baraquements, rien de mieux, même s'ils étaient grands. En fait, les filles qui étaient là venaient de la rue. Elles aimaient mieux être là que dehors. L'Inspectrice pouvait-elle comprendre ? Elle fut un peu suffoquée, ne disant pas grand-chose en passant d'une pièce à l'autre. Elle me dit, et cela n'empêcha pas que nous sommes devenues des amies : « Écoutez, on ne peut pas vous habilitier ; les locaux ne le permettent pas ».

Elle avait raison, nous n'avions que des baraquements en bois.

- « Essayez de trouver un vrai local, et nous vous habilitons immédiatement ».

• ***N'y a-t-il pas d'autres personnes qui vous ont dit la même chose pour que vous puissiez être officiellement reconnues ?***

Oui. Je pense à Monsieur Collin, le père du Docteur Collin qui, je crois, travaille encore dans les hôpitaux. Ce Monsieur Collin était un chrétien chargé de régulariser les mœurs, de veiller à quelque chose de ce genre, je ne sais pas trop quoi. Quelqu'un lui avait dit que j'étais responsable d'un foyer habité par des prostituées ou d'anciennes prostituées tout au moins. Il est alors venu me voir et il m'a beaucoup aidée. Il ne me donnait jamais d'argent ; mais c'est lui qui a payé le fourneau et diverses choses. Avec son aide, petit à petit, nous nous sommes organisées. C'était nécessaire parce que nous étions au moins vingt-cinq filles, sinon plus, à habiter dans cet endroit, à coucher dans les baraques. Les jeunes filles étaient contentes. Elles étaient libres. Vraiment libres. Bien sûr, à la Préfecture, il n'était pas possible que nos conditions de vie soient acceptées.

Je me rappelle aussi de Monsieur Amion, le Directeur de l'Action sociale, qui est mort depuis peu de temps. Il est resté longtemps à la Préfecture de Lyon. Pour son travail, il est venu me voir. Il a été très gentil, mais il ne pouvait que nous dire : « Dans l'état où sont les maisons, on ne peut rien faire pour vous. Il faut chercher un logement plus apte. Alors, à ce moment-là, on vous habilitera »

Ce serait pour nous, le début véritable de la rééducation. Tant que j'étais ici, dans l'ancien café, nous vivions par nous-mêmes ; nous étions libres. Cela a duré cinq ans. Oui, ça a duré de 1945 à 1950. Nous aurions bien voulu acheter la maison ; même le Père Ancel s'en est mêlé. Le propriétaire n'a jamais voulu :

- « Non, non ; j'ai des enfants, j'ai dit que je voulais faire bâtir ; il n'y a rien à faire ».

Alors nous avons cherché autre chose. Nous avons trouvé, mais nous étions à peine sorties des lieux, que les Sans Abri ont acheté pour bâtir. Pourquoi le propriétaire n'a-t-il jamais voulu nous vendre ? Je ne sais pas. Mais je pense que Monsieur Rosset a eu un autre poids que nous autres.

• ***Donc, vous avez cherché un autre local avant de quitter la rue Sébastien Gryphe ?***

Oui, et nous l'avons trouvé à la Croix-Rousse. C'était en 1950. Des gens m'ont dit qu'à la Croix-Rousse, les religieuses de Saint-Joseph laissaient une maison de personnes âgées. Est-ce que cela ne nous conviendrait pas ? Pour le savoir, nous nous sommes mises en rapport avec les sœurs de Saint-Joseph. Tout alla très bien. Nous pouvions louer cette propriété. Et, en la voyant, nous avons fait énormément de projets. C'était grand avec, pour ainsi dire, trois maisons. Dans une viendraient les filles de passage ou celles qui restaient peu de temps. Dans une autre, il y aurait les filles-mères. Elles seraient davantage chez elles, comme dans une résidence. C'était bien. Alors, nous sommes allées parler avec notre régisseur, Monsieur P. Je ne me suis jamais occupé de ce genre de questions, et Monsieur P. signa un bail de 99 ans et demi. Vous savez, ce sont de ces baux qui sont presque des achats. Puis nous avons déménagé ; nous sommes montées à la Croix-Rousse vers le mois de novembre, peut-être décembre. Comme ma déception a été grande quand j'ai appris, en février de l'année suivante, que nous devions partir. En effet, la maison était vendue pour que l'on puisse faire une rue à la place. Les gens du quartier me disaient: « Mais, tout le monde le savait ! ». Eh oui ! nous, nous ne le savions pas.

Dans notre malheur, nous avons eu quand même de la chance. Un architecte de la ville s'intéressa beaucoup à nous. Comme le terrain était très grand, il pensait que la rue une fois faite, il y aurait encore du bâtiment que l'on pourrait garder ou construire. D'après lui, nous pourrions probablement revenir, et il fit des plans pour voir ce qu'il était possible de construire sur les terrains laissés libres par la nouvelle rue. Bien des gens aussi ont pris notre défense :

- « On ne peut pas les laisser partir comme ça ! Il faut que ça se sache ».

Finalement, malgré tous nos problèmes, nous sommes restées là-haut jusqu'en 56 ; de 1950 à 1956, ça fait six ans. Et nous fûmes reconnues officiellement comme faisant partie de la Rééducation. Dès 1950, nous avons pu être habilitées. Ça n'a pas fait de problèmes. Avant 1950, ce que je faisais n'était pas compté comme rééducation. De 1945 à 1950, nous étions comptées comme rien du tout puisque nous n'étions pas habilitées ; mais de 1950 à 1963, j'ai officiellement fait partie de la rééducation. En fait, de 1945 à 1963, j'ai toujours fait la même chose, c'est-à-dire de la rééducation même si en ne pouvait pas l'appeler comme ça, même si nous n'avons été habilitées qu'en 1950.

Nous sommes donc restées à la Croix-Rousse jusqu'en 1956. Je pense que nous y sommes restées le plus longtemps possible. Alors l'architecte qui avait terminé ses plans nous a dit qu'il fallait quand même que l'on parte, soit en renvoyant les filles, soit en trouvant une maison provisoire. Cette recherche nous a pris encore quelque temps, et finalement nous sommes venues à la place que les Sœurs occupent actuellement, c'est-à-dire dans une partie des bâtiments qui se trouvent entre la rue du Père Chevrier et la rue de l'Université. C'étaient les garçons qui habitaient ici. En 1956, ils sont passés au 75 rue Sébastien Gryphe. Donc avant que les Sœurs ne viennent, la maison était libre. Rien ne nous empêchait d'occuper les lieux. Et nous voilà dans un nouveau déménagement ! En 1956, je suis descendue rue de l'Université avec tout le monde. Pendant notre séjour à la Guillotière, notre maison devait se reconstruire à la Croix-Rousse.

C'est du moins ce que je croyais.

Mais je dus vite me faire une raison ! Il y avait deux mois que nous étions installées, que notre architecte mourait. C'était vraiment ne pas avoir de chance. Non seulement celui qui avait tout organisé disparaissait, mais en plus, le permis de construire était refusé ! Nous étions là, presque figées dans une situation provisoire, sans l'argent qui nous aurait permis d'envisager une autre solution. L'architecte avait, bien sûr, fait verser une très forte somme, une grosse indemnisation qui nous permettait de reconstruire. Mais voilà, nous n'étions pas propriétaires. La maison appartenait aux quelques religieuses de Saint-Joseph qui étaient bien contentes de ce qui arrivait, parce que, comme elles nous l'ont dit, ça allait leur permettre d'améliorer un de leurs pensionnats. Elles ne voulaient rien nous donner. Le Cardinal Gerlier est intervenu ; il leur a dit :

-« Vous savez très bien que cet argent ne vous appartient pas. Si cette somme d'indemnisation est aussi forte, c'est évident que ce n'est pas pour vous, mais pour les jeunes filles qui occupaient les lieux ».

Enfin, les religieuses de Saint-Joseph ont accepté de nous donner quelque chose. Elles ont pris une bonne partie pour elles, et elles nous ont donné le reste. C'est avec cette petite part qu'au bout de plusieurs années de recherche, nous avons pu acheter une maison qui se trouve à la Demi-Lune : notre dernière maison qui, du reste, existe toujours.

En 1959-1960, nous avons quitté la Guillotière pour monter à la Demi-Lune. Je suis restée là-bas presque quatre ans et je suis partie en 1963.

- *Après, tout a continué ?*

Oui, avec de grosses difficultés. La direction fut d'abord prise par une sœur du Prado, Sœur Andrée. Elle était une de mes anciennes éducatrices, devenue religieuse au Prado. Après être restée quelque temps à Oullins, elle est venue me remplacer, et puis elle est partie. Ça n'allait pas. On a mis ensuite un directeur. Celui-ci, marié, avec des enfants, s'était organisé, pour sa famille, un appartement complet au dernier étage. Il ne se tracassait pas trop. Un jour, une éducatrice vient à manquer. De mon temps, quand une fille ne rentrait pas le soir, je n'allais pas me coucher. Je ne pouvais pas ; mais lui ne se créait pas de soucis ! Un jour donc, quand cette éducatrice manqua, les collègues sont allées le trouver. Il a dit : « C'est mon jour de congé, ça ne me regarde pas ». Par ailleurs, il a laissé un trou énorme dans la caisse. Bref, l'association du Prado l'a évidemment fait partir. Dans le quartier de la Demi-Lune, les gens disaient : « Ce n'est plus un foyer, c'est un bordel ! ». On s'en

fichait royalement. À la suite de cet homme, c'est une éducatrice d'Oullins qui est venue. Pour reprendre l'affaire en main, elle s'en est bien vu. Puis elle s'est mariée ; il a fallu alors tout recommencer. Actuellement, c'est un directeur, à moins que je me trompe. Il semble que l'on est bien content de lui. Vous voyez, cela fonctionne toujours. Il y a beaucoup de Centres qui furent obligés de fermer ; ce petit Foyer est resté.

- ***Les Foyers sont tous maintenant sous le contrôle de la justice ?***

J'ai toujours été en lien avec la Justice et l'Intérieur. Les « enfants » que nous recevions étaient des mineures. C'est le juge des enfants qui nous les confiait. Et, voyez-vous, ce mot de confier m'a toujours bouleversée. Cela explique pourquoi je me dévouais tellement à elles. Je disais : « Ces filles, on me les a *confiées* ; ce mot signifie quelque chose ! Nous sommes responsables de ces enfants qui n'ont pas de parents, qui n'ont pas pu être avec eux. On nous les a confiés ». Oui, ce mot m'a toujours bouleversée. Aussi, quand quelque chose n'allait pas, il n'y a rien à faire, il fallait que je sois présente.

J'ai toujours eu de très bonnes aides, des éducatrices authentiques, des stagiaires ou des filles qui venaient généralement nous donner un coup de main. Celles-ci ne faisaient pas le travail des éducatrices, mais elles étaient bien utiles pour l'encadrement. En effet, quand nous sortions, il était nécessaire d'avoir un fort encadrement que je n'aurais pas pu payer avec des salaires d'éducatrices. J'ai vraiment eu des éducatrices merveilleuses, absolument merveilleuses. Je pouvais leur donner toute ma confiance, elles comprenaient les filles. Certaines avaient le titre d'éducatrices et sortaient d'écoles spécialisées comme une de mes principales qui venait de Lille. D'autres accomplissaient des études d'infirmière ou de conseillère conjugale. Enfin, il y avait, comme j'ai déjà dit, les stagiaires que les écoles d'éducateurs nous envoyaient et les bénévoles qui venaient surtout nous aider pour nos grands voyages.

Je viens d'employer le mot d'éducatrice ; en fait, nous ne parlions jamais comme ça. Nous disions « les grandes ». J'ai, du reste, été très critiquée par tout le monde, parce que je ne voulais pas dire éducatrice. Vous pensez ! Les filles que nous recevions avaient plus de 17 ans. Imaginez-vous des filles de 17 et 21 ans appeler « éducatrices » d'autres filles à peine plus âgées qu'elles ? Allons ! qu'est-ce que cela signifiait ? Alors j'ai dit : « Non, nous n'emploierons jamais ce mot d'éducatrice. Comme les filles que nous recevons sont toutes mineures (la majorité était alors à 21 ans) et que les autres sont majeures, ces dernières seront appelées « les grandes ». Ainsi, moi, j'étais une « grande ».

Quand une éducatrice venait se présenter comme stagiaire ou pour rester longtemps, je lui expliquais tout cela. Je disais aussi qu'elle devait coucher avec les filles, qu'il n'y avait pas de chambre spéciale pour elle, qu'elle devait accepter de dormir dans une pièce où se trouvaient trois ou quatre lits. Chez nous, il n'était pas question d'éducateurs, pas question d'appartements spéciaux. Celles qui n'acceptaient pas ces conditions pouvaient repartir. C'est simple ! Je dois dire que ces chambres en commun ont rendu de grands services. Lorsque quelque chose n'allait pas, lorsqu'une fille avait de grosses difficultés, l'échange était facilité. C'est à « une grande » qu'on venait confier ses problèmes. Dans ce mode de vie, beaucoup de « grandes » sont arrivées à largement encourager les filles. Vraiment, j'ai eu des éducatrices merveilleuses.

- ***Tout à l'heure, vous m'avez parlé de vos grands voyages. De quoi. s'agissait-il ?***

Avant que je sois dans la rééducation, avec les grands enfants qui venaient au patronage et les jeunes de la Persévérance, nous allions en colonies de vacances. Pendant la guerre, ce fut Monsols et puis Morzine.

À partir de 1950-alors que je commençais vraiment dans la *Rééducation*, les filles que nous recevions étaient plus difficiles. Elles étaient envoyées par le juge des enfants. Une année, nous sommes montées dans le très joli coin de Morzine. Là, j'ai eu de très grosses difficultés. Les filles ne rentraient pas le soir ; elles ne faisaient que courir. « Oh, j'ai dit, non ça ne va pas ; ce n'est plus à refaire ». Et pourtant, il fallait bien occuper les vacances. C'étaient toutes des ouvrières qui avaient au moins trois semaines ou un mois de vacances. Il fallait faire quelque chose pour utiliser ce mois. Avec les éducatrices, les étudiantes, les stagiaires, celles qui étaient bénévoles, celles qui ne l'étaient pas, avec des sœurs également, nous avons réfléchi. De là est sortie l'idée de grands voyages. Plutôt que de rester avec les copains à Lyon ou de s'en chercher en « colo », nous connaissons de nouveaux pays ! Nous voyagerons !

Dès le mois de janvier, nous préparions nos expéditions. Comme nous étions assez nombreuses, plus de quarante, nous louions un car et nous cherchions où aller. Il fallait le savoir à l'avance puisque nous devions retenir des chambres, des endroits pour passer la nuit. Tout cela créait un intérêt incomparable. Une fois le lieu décidé, nous cherchions le moyen d'obtenir des photos :

- « Nous verrons cela et puis ça ; comme c'est beau ! »

Depuis janvier nous attendions le départ. Mais quand août arrivait, pour partir, il fallait laisser les copains. Au départ, autour du car, ils étaient tous là, et les filles pleuraient et elles pleuraient... Enfin, nous partions pour quinze jours, trois semaines. Les larmes s'arrêtaient vite, c'est vraiment pour cela que ces pleurs ne m'ont jamais touchée.

Il y a quelque temps une ancienne de mes pensionnaires m'a envoyé une carte d'Innsbruck. « J'ai montré à mes enfants les jolis pays que vous nous avez fait connaître ». C'est un beau témoignage de la joie que les filles avaient de voir tant de nouveautés. Elles étaient contentes d'aller à l'hôtel, de manger au restaurant... Pour payer les frais du voyage, chacun y allait de sa contribution. Il fallait faire une ou deux soirées de travail rétribué supplémentaire. Cela nous donnait un petit pécule pour le voyage. Et voilà ! Comme ça, à une époque où on ne voyageait pas aussi facilement que maintenant, nous avons fait toute la France ou presque ; nous avons fait l'Italie, l'Espagne, le Tyrol... C'était de très beaux endroits. Les filles se laissaient prendre par le voyage ; elles ne pensaient plus à leurs gars. J'étais sûre qu'une fois que nous serions parties tout irait très bien.

- ***Il n'y a jamais eu de petites histoires ?***

Oh ! bien sûr que si. Nos filles, ce n'étaient quand même pas des anges ! En Italie, par exemple, tous les Italiens se ramenaient et nous avions peine à nous dégager du car. Vous pensez bien que certaines filles n'étaient pas mécontentes. Une fois, nous étions allées nous baigner du côté de Rome, à Ostie, à la plage du Lido : les garçons se sont rués absolument sur les filles ! Il a fallu appeler la police !

Pour que le chauffeur du car ne s'ennuie pas (ce n'était pas bien intéressant pour lui de n'être qu'avec des femmes), j'emmenais toujours avec moi un foyer, des amis. Le mari allait avec le chauffeur. Pour notre voyage en Italie, l'épouse du couple était justement italienne ; après cet incident, elle est partie pour parler aux jeunes Italiens :

- « Feriez-vous la même chose aux Italiennes ? »
- « Ah non, les Italiennes, nous n'y touchons pas .»
- « Alors... »

Enfin, ce ne sont que des petites histoires, des souvenirs qui nous font bien rire.

Nous étions les premières à avoir une caméra et nous filmions tous les moments intéressants des voyages. C'était très intéressant de revoir nos périples pendant l'hiver. Pendant six mois, nous préparions le voyage, puis après nous le revivions avec les films :

- « Tu te rappelles ça et puis ça... »

Tout le monde était content, surtout qu'à cette époque, les caméras n'étaient pas tellement courantes. Voilà, pour moi, ce fut comme ça, jusqu'en 1963. J'ai toujours cherché à faire de ces filles des femmes comme les autres. En 1963, je me suis retirée.

- ***Vous venez de nous parler de la rééducation. Je suis sûr que vous aviez d'autres activités, notamment les visites dans les prisons ; nous en parlerons tout à l'heure. Avant de changer du sujet, pouvez-vous nous dire si vous étiez en lien avec d'autres organisations ?***

Oh ! très peu ; mais je peux vous parler de l'A.N.E.F., de « l'Association Nationale d'Entraide Féminine ». Cette association doit dater des années 47-50 ; je ne me souviens plus très bien. Pour mon travail de rééducation, je montais déjà à Paris. Nous avions des réunions à Marly-le-Roi. Là, j'ai rencontré des jeunes qui étaient animatrices dans les maisons du « Bon Pasteur » de Paris. Elles jouaient, discutaient avec les filles du « Bon Pasteur », cherchaient à leur donner du bon temps. C'est que les « Bons Pasteurs » étaient terribles à cette époque ! Ça devait être en 47-48. Parfois, des filles se sauvaient. Elles faisaient le mur et venaient se réfugier chez ces jeunes filles qu'elles aimaient bien parce qu'avec elles, c'était la joie. Mais celles-ci étaient bien ennuyées parce que si elles gardaient chez elles ces filles en fuite, elles se mettaient dans leur tort. Que faire ? Nous en avons discuté en réunion. Quelqu'un a dit :

- « Il faudrait essayer d'avoir une espèce d'association où les filles puissent aller quand elles ne veulent vraiment plus rester au Bon Pasteur. Il ne faut pas qu'elles fassent des bêtises en cherchant à fuir, mais que ce désir de sortir soit normal ».

Une personne de notre réunion connaissait une dame Michelin, Madame Michelin des pneus Michelin, qui fut déportée en Allemagne et qui rencontra dans cette tragique situation des filles qu'on dit être un peu « de rue ». Plusieurs de ces filles avaient été très gentilles avec elle et Madame Michelin disait :

- « J'ai bien plus été secourue par ces filles que par des personnes de mon rang ».

Quand la personne qui la connaissait lui présenta nos projets d'association, elle fut tout de suite d'accord :

- « C'est vrai, il faut créer une association. Cela permettra aux personnes qui ne veulent pas rester au Bon Pasteur de sortir sans que cela soit anormal ».

Ainsi commença « l'Association Nationale d'Entraide Féminine » ! Comme j'étais présente à la naissance de cette nouvelle initiative et comme je vivais avec des filles de ce milieu, je fus tout de suite invitée à travailler dans la commission de fondation. Madame Michelin fut nommée présidente d'honneur. Un monsieur était le président actif. C'était un avocat.

Après un fonctionnement de plusieurs années, l'association est devenue de plus en plus connue. Elle s'est répandue dans Paris et hors de Paris, à Lyon, par exemple, où nous avons cherché un Foyer qui existe toujours. Bien sûr, les anciens membres de la commission, dont le président et la présidente, ont été remplacés et il y a eu des modifications ; mais cela existe toujours. En ce qui me concerne, je ne m'en occupe plus depuis longtemps. Il y avait assez de monde une fois que tout fut bien organisé. Le Foyer lyonnais se trouvait à la petite rue des Feuillants (je pense qu'ils ont déménagé, mais je n'en suis pas sûre). Il recevait toutes les personnes qui se présentaient. Cela n'était pas comme chez nous, puisque nous étions un foyer de semi-liberté. Là, y allait qui voulait, les filles qui quittaient le Bon Pasteur comme les autres.

- ***Mais pourquoi, les filles fuyaient-elles le Bon Pasteur***

Vous comprenez, la vie au Bon Pasteur était dure. Maintenant, c'est plus facile. Il y en a sûrement moins qui partent, mais à l'époque ! Du reste, maintenant, les *Bons Pasteurs* eux-mêmes ont des Foyers.

Les personnes qui y logent peuvent sortir pour aller travailler. Autrefois, c'était la police qui mettait les jeunes au Bon Pasteur. Elles ne devaient plus en sortir jusqu'à leur majorité. C'était à peu près comme une prison. Alors, vous comprenez, quand elles pouvaient fuir pour une raison ou une autre, eh bien elles ne rataient pas l'occasion. Je vous parle de ce qui existait avant-guerre ; aujourd'hui, il n'y a plus de ressemblance avec ce qui existait autrefois. Il y a déjà longtemps que les religieuses du Bon Pasteur ont un Foyer, puisque quand j'ai commencé, j'ai reçu des filles qui y étaient passées.

- ***Dans votre attitude avec les jeunes filles qui vous étaient confiées, ne pouvait-on pas vous reprocher un certain « maternalisme » ?***

Je ne voulais pas que nos actions soient *matérialistes*, voyez-vous. Je les aimais bien, vraiment, mais je ne les couvais pas. Quand quelque chose n'allait pas... eh bien ça n'allait pas ! Il y a des filles que j'ai été obligée de faire partir, parce qu'elles en avaient entraîné plusieurs à faire le mur et qu'elles n'étaient pas rentrées de la nuit. Je n'admettais pas qu'elles découchent...

- ***Elles pouvaient rentrer un peu tard, tout de même ?***

Elles pouvaient rentrer tard, mais il fallait qu'elles rentrent. Un cas me revient à la mémoire. Une jeune fille avait découché, comme cela, et le lendemain elle rentre toute pimpante. Mais entre-temps, j'avais téléphoné au juge. Elle était de Chalon. J'ai téléphoné au juge et je lui ai dit :

- « Ce qui s'est passé aujourd'hui ne peut se reproduire : il faut donc qu'elle parte. Dès qu'elle rentre, je vous la ramène et vous la mettez où vous voulez, mais il ne faut pas qu'elle reste ici ».

Quand elle est revenue, donc, toute fringante, je l'ai attrapée, et je lui ai dit :

- « Vous allez faire votre valise ».

Elle a été stupéfaite :

- « Faire ma valise ? »

- « Eh bien oui, parce que je ne vous garde pas ! »

- « Vous ne me gardez pas ! »

- « Ce qui s'est produit ne me permet pas de vous garder ».

Elle a fondu en larmes. Danièle, une infirmière de chez nous, nous a emmenées en voiture. La jeune fille a pleuré tout du long. Ben, vous savez... j'ai été autant malade qu'elle ! Mais il y avait des fois où il fallait savoir résister à nos sentiments ; il n'y avait rien à faire.

Je les aimais bien. J'ai tout tenté pour qu'elles soient heureuses dans leur vie de femmes, mais je ne peux pas dire que j'en ai « maternées », « couvées ». Ah ça non ! Elles avaient bien trop besoin de leur personnalité. Et puis, elles avaient besoin d'une autorité qui sache s'affirmer, autrement ce n'aurait pas été possible. Beaucoup avaient été au Bon Pasteur et en avaient déjà fichu le camp. Il ne fallait pas que ça devienne chez elles une habitude.

• ***Il y avait une grande différence entre votre foyer et ceux du Bon Pasteur ?***

Chez nous, elles étaient libres ; c'était un foyer, pas une maison de détention. Tous les jours, elles allaient travailler : elles n'étaient pas enfermées. Tandis qu'au Bon Pasteur, les filles étaient enfermées : elles ne sortaient pas du tout, sauf pour quelques promenades bien « encadrées ».

***Quand les filles se trouvaient face à vous, religieuse, que se passait-il ? Une fille qui venait du Bon Pasteur, par exemple, et qui avait donc connu les religieuses sous le visage d'abord de « gardiennes », comment réagissait-elle en face de vous ?***

Au début, elles étaient un peu fermées : elles ne savaient pas. Il y en a une que je vois toujours et que j'aime beaucoup. Le jour où elle a passé notre porte pour la première fois, elle s'est dit « Ouuh là, là ! c'est tard, je passe la nuit... et demain je m'enfuis ! »

Eh bien ! Elle est restée des années chez nous... et je la vois encore ! Vous voyez ! Seulement, en arrivant, beaucoup, en effet, pensaient au Bon Pasteur ; elles croyaient qu'ici c'était la même chose. Alors les débuts n'étaient pas toujours faciles, mais très vite, elles se rendaient compte de la réalité. Il y avait chez nous une discipline à observer, bien sûr (dans tout groupe, pour que la vie soit possible, on doit se donner une discipline), mais c'était très large ...

Non vraiment, je les aimais, mais je les aimais comme elles étaient, c'est-à-dire comme des filles qui devaient absolument devenir des adultes. Je ne les prenais pas trop avant dix-sept ans et je les gardais jusqu'à vingt et un, puisque la majorité était à vingt et un ans. Je préférais les prendre même à dix-huit, comme cela elles avaient toute une mentalité à peu près semblable.

Je ne regrette rien, je vous assure ! Elles ne m'ont jamais vraiment donné de très gros soucis.

***Est-ce que toutes ces jeunes filles se confiaient facilement à vous ?***

Oh ! oui, beaucoup. Tenez par exemple, une fille qui est rentrée chez nous en 51-52. Ça fait 26 ans. Elle était terrible, cette gamine Il fallait tout le temps qu'elle sorte ! Elle avait le droit, bien sûr, jusqu'à 22 heures. Mais elle ne rentrait jamais à cette heure.

Elle rentrait à minuit, parfois plus tard... Une copine l'accompagnait généralement. Alors, bien sûr, lorsqu'elles arrivaient, elles avaient droit à une petite sermonne, et puis elles disaient : On a faim . Comme on mangeait à 19 h 15, le repas était fini depuis longtemps... On allait quand même à la cuisine, prendre un bout de pain et un peu de chocolat, je ne sais plus trop quoi. Elles s'asseyaient et je restais avec elles. Et là, elles me racontaient toute leur histoire. Il était des fois une heure du matin. Aussi, au bout d'un moment, je disais : « Maintenant, il faut aller se coucher ! ».

Eh bien, en quittant la cuisine, elles m'embrassaient toujours !

- « Ça aura été le meilleur moment de ma journée », me disait cette fille indisciplinée. Vous savez, ce genre de phras, vous ne les oubliez pas ; ce sont des mots qui restent.

Cette fille a fait depuis de la prostitution. Mais elle m'a toujours écrit et elle le fait encore : « Venez me voir », me dit-elle. On se connaît depuis 1951. Elle a fait de la prostitution parce qu'elle voulait avoir quelque chose à elle. Elle a même travaillé en maisons, pour pouvoir mettre de l'argent de côté. Et elle y est parvenue, puisque maintenant, elle a une ferme à côté de Toisey .

• ***Tout ce que vous avez fait, pour vous, c'était tout à fait dans la ligne du Père Chevrier ?***

Je le crois, oui. C'étaient des enfants des rues. Celle dont je vous parlais à l'instant avait une mère qui elle-même se prostituait et qui l'emmenait, alors qu'elle n'avait pas neuf ans, dans les maisons de passe. Parfois, elle se trouvait dans le lit, avec sa mère et le client ! On lui donnait simplement une poupée... c'est vous dire ! Oh là, là ! j'en ai entendu des choses incroyables, vous savez. Tout ce que ces filles ont pu vivre, on ne peut pas s'imaginer !

• ***Quelle vision toutes ces filles pouvaient-elles avoir de l'Église ? En dehors de vous, avaient-elles des liens avec l'Église ? Étaient-elles amenées à en tisser par exemple au moment de leur mariage ?***

Il y a beaucoup de filles qui sont parties d'ici et qui n'étaient pas mariées. Mais il y en a qui se sont mariées et qui se sont mariées par l'Église.

Chez nous, il y avait la messe. Les filles étaient libres d'y aller ou de ne pas y aller. Celles qui voulaient y aller y allaient, mais les autres, je restais avec elles et je leur faisais une sorte de cours de morale. Beaucoup allaient à la messe.

Combien se sont mariées chrétiennement ? Ça, je n'en sais rien. Je n'ai pas pu savoir ce que toutes étaient devenues. Beaucoup n'étaient pas de Lyon ou de la région, et nous nous sommes perdues de vue ; elles ont fait leur vie d'un côté ou de l'autre...

Mais des fois, il y en a que je retrouve, comme cela par hasard. Dans une rencontre du *Renouveau charismatique*, j'ai fait la connaissance d'un garçon qui vit en communauté et qui s'occupe lui aussi un peu des clochards. Je crois qu'il s'appelle P. Eh bien ! sa maman a été au Prado. Et un jour, elle a dit à une autre sœur : « Ah ! j'en ai gardé un bon souvenir ! »

Voyez, il y a des choses comme cela qui ressortent de temps en temps. La majorité des filles, je crois, a gardé un bon souvenir de son passage dans notre foyer.

Il y en a qui se sont mariées de façon heureuse... et puis il y en a qui, après, ont fait de la prostitution. Ainsi cette autre fille, encore une fille bien, que je vois toujours. Elle était de l'Est. À vingt et un ans, je ne pouvais plus la garder au foyer. Elle est donc partie, mais elle revenait prendre de temps en temps des repas avec nous. Elle se sentait seule, très seule. Chaque fois qu'on la voyait, elle pleurait. Finalement, elle a rencontré un bonhomme qui l'a mise sur le trottoir. Elle n'a vraiment pas eu de veine. Et puis, un client est tombé amoureux d'elle, et ils se sont mariés. Il avait une jolie villa ; ils ont été heureux ensemble. Malheureusement, il est mort. Et comme il avait été

déjà marié auparavant et qu'il avait eu un enfant, elle a dû quitter la maison. Elle s'en est vue. Mais elle, je l'ai toujours suivie ; cela fait des années maintenant.

Je suis persuadée que si j'en retrouvais d'autres, elles me rappelleraient des tas de souvenirs. Je crois que c'était important pour beaucoup que je sois une sœur, une fois qu'elles avaient compris que c'était pour elles, vraiment pour elles, que j'étais là. J'ai toujours respecté leur entière liberté. Je ne cachais pas ce en quoi je croyais, ce qui animait ma vie, mais j'ai toujours respecté leur liberté. Vous comprenez, c'étaient des filles qui avaient toujours été contraintes d'une manière ou d'une autre : il fallait qu'elles puissent enfin se sentir elles-mêmes !

## **CHAPITRE IV**

En visite dans les prisons 1954 - 1976

- *En 1963, vous vous trouvez mise à la retraite : la rééducation, c'est fini. Que faites-vous à partir de ce moment ?*

Eh bien, en 1963, j'allais toujours dans les prisons... heureusement ! J'avais commencé à m'en occuper à partir de 1954, et je suis allée voir des détenus jusqu'à ces dernières années.

- *Mais comment êtes-vous devenue visiteuse des prisons ? Qu'est-ce qui vous a amenée en ces lieux ?*

Alors, là ! voyez... le Seigneur y a sûrement été pour quelque chose ! Il faut remonter à 1916, quand j'avais dix-huit ans. Une de mes tantes était gardienne dans un château, à Saint-Egrève, près de Grenoble, et j'y allais de temps en temps, pour me refaire la santé. Les propriétaires étaient de gros bourgeois. Mais à côté, il y avait une ferme, où vivait une pauvre femme avec son fils en partie handicapé mental. Être fille de ferme, à ce moment-là, ce n'était pas drôle ; on n'était pas payé grand-chose, et cette femme était considérée comme presque rien. Elle avait deux autres enfants : un garçon et une fille, mais qui étaient partis je ne sais plus où.

Le fils, qui lui restait, travaillait en ville pour un salaire dérisoire ; il était à la fois très très gentil et capable de la pire brutalité : cela tenait à son handicap. On l'appelait d'ailleurs dans le pays « la brute ». Or il s'était amouraché d'une fille qui n'était certainement pas une ouvrière. Devant partir soldat (c'était la guerre, ne l'oubliez pas !), il voulut aller dire au revoir à cette fille. Quand il se présenta à son domicile, elle n'y était pas : seule se trouvait là sa mère. Il demanda à celle-ci des explications, mais elle se gaussa de lui en lui déclarant :

- « Non, mais, tu ne t'imagines pas que je vais donner ma fille à un être comme toi ? »

Le garçon a vu rouge. Il est devenu fou, complètement, et il a étranglé cette femme !

Peu de temps après, la fille est arrivée. Il lui dit qu'il allait partir et qu'il l'aimait. Mais elle de demander :

- « Où est ma mère ? »

Et lui d'être repris de folie, de lui sauter dessus et de l'étrangler aussi ! Vous voyez, il était devenu complètement fou.

On l'a évidemment arrêté et mis en prison. Il écrivit à sa mère, mais celle-ci ne savait pas lire. Aussi est-elle venue voir ma tante, pour savoir ce que son enfant lui disait. J'étais là : c'est moi qui ai lu les lettres et j'ai même écrit à un avocat. Car il y a quand même des bourgeois qui ne valent pas cher : dans la famille qui était propriétaire du château, ils étaient presque tous avocats. Eh bien, il n'y en a pas un qui a voulu assurer la défense du garçon !

J'ai donc fait les démarches. J'ai écrit d'un côté et d'un autre. Le maire du coin m'a adressé une lettre où il approuvait presque le double crime, disant : « il a débarrassé le pays ». Pendant ce temps, ce pauvre garçon continuait d'écrire à sa mère, mais cette dernière n'était toujours pas en mesure de le lire et de lui répondre, aussi je servais d'intermédiaire.

Il a été condamné à la réclusion à perpétuité et incarcéré tout le reste de la guerre à l'île de Ré. Il fit une demande pour être envoyé sur le front, mais cela lui fut refusé. N'ayant personne avec qui correspondre, il se mit à m'écrire et je lui répondais.

La guerre terminée, il fut transféré au bagne, à Cayenne. Alors là, c'était épouvantable ! Je regrette de n'avoir pas su conserver les lettres qu'il m'envoya de là-bas ; la vie en Guyane était insupportable. Il me disait :

- « C'est épouvantable. La nuit on a des boulets aux pieds, mais tout le monde se bat. Ce n'est pas possible que je passe toute ma vie dans cet enfer : un jour je m'évaderai ! » Et un jour, de fait, j'ai trouvé au courrier une lettre où il était écrit :

- « Ce que je vous ai dit que je ferai, je le fais ».

Après cela, je n'ai plus jamais reçu de nouvelles. Il a dû trouver la mort, car on ne s'évadait pas de Cayenne : d'un côté vous aviez la forêt vierge, avec ses bêtes sauvages ; de l'autre l'océan avec ses requins ; et puis, en plus, la surveillance des gardes. Donc il a dû être tué. Il m'écrivait très librement, car il s'était vu confier quelques responsabilités dans l'organisation du travail qui était imposé aux bagnards, et il pouvait éviter la censure. Ce fut mon premier prisonnier. Vous voyez, c'est finalement à partir de l'âge de dix-huit ans que j'ai commencé à m'intéresser au sort des prisonniers !

• *Ce n'est cependant qu'à partir de 1954 que vous avez eu une activité, disons « officielle » auprès des détenus ?*

Oui. En 1954, c'était un Père du Prado, le Père D., je crois, qui était aumônier des prisons de Lyon. Un jour, il est venu trouver notre supérieure, Sœur Marie-Claire, et lui a dit :

- « Vous devriez bien nous donner une sœur pour aller aux prisons ; je crois qu'une femme aurait de meilleures relations avec les femmes détenues qui n'osent pas parler de tout avec moi ».

Sœur Marie-Claire m'a donc demandé si j'étais disponible pour une telle mission. Car il faut préciser qu'à la fin de la guerre, j'étais déjà allée dans un de ces camps d'internement où on parquait les femmes qui avaient collaboré soit avec Vichy soit avec les Allemands. Le Prado avait été sollicité à ce moment-là pour envoyer des sœurs auprès de ces femmes, et Sœur Henri y était allée comme infirmière, ainsi qu'une autre sœur plus jeune, mais qui n'avait pas tenu le coup. On m'avait donc appelée pour remplacer cette sœur, et ça avait marché. Quand le Père D. vint faire sa demande à Sœur Marie-Claire, celle-ci pensa naturellement tout de suite à moi. Elle me dit :

- « Ça ne vous ennuirait pas d'aller à la prison ? »

Je lui ai répondu :

- « Bien sûr que non ! Au contraire ! »

Et j'ai fait ma demande au directeur des prisons. Celui-ci a accepté largement, m'accordant même un statut autonome, car disait-il :

- « Je vous considère un peu comme un curé »• (toujours, vous voyez !).

La « Visite » des prisons existait déjà, mais moi, j'étais autonome. Je ne faisais partie de rien. Je voyais qui je voulais, même les détenus qui étaient déjà visités. On me signalait un tel ou une telle, et j'y allais. Cela m'a fait quelques petites difficultés avec M. C., l'adjoint au maire, qui estimait que ce n'était pas normal, mais j'ai défendu mordicus cette liberté que m'avait accordée le directeur des prisons.

J'allais voir aussi bien les hommes que les femmes. Je faisais les trois prisons de Lyon. À ce moment-là, les femmes étaient à Saint-Joseph, où il y avait aussi les mineurs. Plus tard, on a mis les femmes à Montluc, et réservé Saint-Joseph aux hommes. Mais moi, je suis toujours allée dans les trois : Saint-Joseph, Saint-Paul, Montluc. Il y a quelques années, on a réaffecté une partie de Montluc aux hommes, essentiellement aux jeunes redevables de la justice militaire : objecteurs de conscience, insoumis, déserteurs... Avant de m'arrêter, j'ai voulu aller voir ce quartier : j'ai donc connu toutes les prisons de Lyon !

- ***Vous alliez voir cependant, surtout les femmes ?***

J'ai vu en effet beaucoup moins d'hommes que de femmes. J'ai compté. En 22-23 ans, j'ai dû rencontrer presque quinze cents femmes et quelque neuf cents hommes. Mais j'ai conservé beaucoup plus de relations avec les hommes qu'avec les femmes. Parce que, en général, les hommes que je voyais, c'était presque toujours quelqu'un qui me disait d'aller les voir. À la sortie, il y avait quelque chose qui restait davantage. Il y en a d'ailleurs que je vois encore, qui se sont mariés et qui ont des enfants, qui me rendent de temps en temps visite, qui m'écrivent et à qui j'écris. Mais les hommes étaient souvent en prison pour des raisons beaucoup plus conséquentes que les femmes, et ça me remuait souvent beaucoup.

- ***Et les femmes, comment preniez-vous contact avec elles ?***

Les premières fois, je me suis présentée comme une visiteuse, pas comme une religieuse. Mais l'aumônier, le Père D. m'a mis en lien avec quelques-unes, et très vite j'ai été connue comme « la petite sœur ». Alors les surveillantes allaient au réfectoire, et elles demandaient : « Qui veut voir la petite sœur ? ». Il y en avait toujours beaucoup qui venaient. Car à cette époque, les femmes et les hommes qui étaient en prison (les hommes encore plus que les femmes !) n'avaient absolument rien au point de vue nouvelles. Il n'y avait pas de journal, pas de radio... Alors ils attendaient les visites comme s'ils attendaient le Bon Dieu. Il y avait certes les parloirs des familles, mais ils étaient moins libres de parler qu'avec les visiteurs, à cause de la présence des gardiens.

Bien souvent, les détenus me parlaient de leur famille, les hommes encore plus que les femmes. Ils me demandaient :

- « Est-ce que vous pourriez faire ceci ? »

Bien sûr, il y avait les assistantes sociales, mais pour eux, c'était d'abord l'administration, tandis que moi, ils savaient que je ne dépendais ni de l'administration ni de la justice. Je le leur disais d'ailleurs :

- « Je viens pour vous, uniquement pour vous ».

De ce fait, il y a bien des choses qu'ils me confiaient :

- « Est-ce que vous ne pourriez pas dire ceci ou cela à ma famille ? ».

J'ai vraiment eu l'impression de réaliser un meilleur apostolat -chez les hommes que chez les femmes. Bien sûr, les femmes étaient contentes de venir bavarder ; je leur offrais des bonbons ; c'était sympathique... Mais avec les hommes, on accédait à des réalités plus profondes (pour eux, je

n'apportais pas des bonbons, mais des cigarettes !). Il fallait parfois entrer en contact avec leurs familles.

- ***Ces liens en prison devaient vous donner un gros travail, si en plus des visites aux détenus il vous fallait aller voir les familles !***

Ce n'était quand même pas toutes les fois ! Je ne voulais pas remplacer les assistantes sociales. Non. J'allais voir les familles lorsqu'il s'agissait de choses un peu graves, que les personnes concernées ne voulaient pas confier à l'assistante.

Une fois, je suis allée voir un détenu jusqu'à Ensisheim ! Mais c'était un cas un peu spécial. J'avais connu cet homme en 1955. À l'âge de 17 ans, pendant la guerre, il avait participé à un cambriolage important, entraîné par deux adultes. Comme il était mineur, les avocats avaient pensé qu'il risquait peu, et ils l'avaient présenté comme le chef de la bande. En fait, il a pris douze ans ! Douze ans à dix-sept ans !

Il a fait différentes prisons. Comme il était tout gosse, on s'amusait de lui. Puis il a été finalement incarcéré à Ensisheim. Il s'y est bien comporté, et il a disposé, de ce fait, d'un régime un peu de faveur. Il en a profité pour s'évader, avec un autre. Mais son compagnon a préféré, au bout de quelque temps, rentrer à la prison. Lui, il est venu chez sa mère à Lyon. Celle-ci a été évidemment bien embêtée, et ils ont décidé ensemble d'aller voir le juge des enfants, se disant que celui-ci ferait peut-être quelque chose. Hélas, le juge a réexpédié tout de suite le jeune à Ensisheim, lui qui était venu avec confiance... Ça l'a mis hors de lui, bien entendu, et il a avalé je ne sais quoi, pour pouvoir se retrouver à l'hôpital de la prison... et s'évader à nouveau, ce qu'il a fait !

Pour la deuxième fois, il est retourné chez sa mère, mais celle-ci ne pouvait le garder, la police pouvant survenir à tout moment. C'est alors qu'il est entré en relation avec un truand, B., connu sur la place de Lyon, qui a été tué tout récemment. Ce B. l'a laissé travailler un temps chez son frère qui avait un commerce de peinture, et puis il l'a entraîné dans des casses. Ça a duré deux ou trois mois avant qu'ils ne se fassent prendre. Mais en plus des cambriolages, ils se sont vus accuser de proxénétisme, car B. était proxénète (j'avais d'ailleurs connu à Saint-Joseph une de ses protégées). Le garçon lui, n'était pas, mais B. avait mis sur le trottoir l'aide-soignante qui avait aidé le jeune à s'évader de prison ! Ce dernier a été condamné à huit ans de plus. Il est reparti à Ensisheim et c'est à ce moment-là, en 1955, que je suis entrée en relation avec lui, à la demande de l'aide-soignante qui l'aimait.

Je l'ai suivi toutes ces années. En décembre 1976, il était encore en prison. Entre-temps, il avait bénéficié de la semi-liberté ; il s'était marié avait eu un enfant, avait cassé et renoué avec sa femme... Mais la semi-liberté, c'est quelque chose de redoutable. Moi, je la crains terriblement, car ceux qui en bénéficient sont libres le jour et doivent rentrer le soir à la prison à une heure précise qu'il ne faut pas dépasser... Ça va quand il faut respecter cela pendant un mois, mais plus longtemps, c'est invivable. Le jeune lui, n'était pas rentré à l'heure quand son gosse est né, ce qui n'est pas très étonnant. Et il continue à traîner en prison. Je ne sais pas où il est en ce moment.

Maintenant, je ne peux plus aller en prison. Je n'ai plus de permis de visite permanent, étant donné mon âge. Mais il y a des hommes qui continuent à m'écrire et à qui j'écris.

- *Vous avez dû rencontrer beaucoup de souffrance et beaucoup d'injustice durant toute cette période où vous visitiez les prisonniers. Vous avez dû souvent être prise d'un sentiment de révolte devant ces vies détériorées ?*

En vous entendant, je pense à cet homme qui avait tué sa femme. J'étais malade toutes les fois que j'allais le voir. C'était un très très brave homme, un ouvrier, qui avait épousé une maman célibataire. Il l'adorait, mais très vite, tout le monde vint à lui dire :

- « Ta femme te trompe !

Comme sa femme était très belle, il leur répondait invariablement :

- « Vous êtes jaloux ; c'est pour ça que vous me dites que ma femme me trompe ! »

Mais voilà qu'un jour, après s'être fâché avec un contremaître qui lui avait fait un reproche, il est rentré à l'improviste chez lui... et il a trouvé son épouse dans le lit avec un bonhomme. Lui qui aimait sa femme à la folie, il a perdu toute maîtrise ; il est allé chercher un revolver qu'il avait et il a tué l'infidèle, blessant également l'amant.

Je l'ai vu régulièrement en prison. Mais je vous assure, j'étais malade chaque fois que j'allais pour le rencontrer, tant il souffrait à cause de l'affection et de la haine qu'il nourrissait à la fois pour celle qu'il avait tuée.

Il a eu un procès retentissant, car il était très connu et aimé dans son quartier. La Cour d'Assises a prononcé sa relaxe. À l'énoncé du verdict, toute la salle a applaudi. Mais la liberté ne lui a pas rendu la paix : il a sombré dans la boisson.

J'ai rencontré plus de grosses histoires chez les hommes que chez les femmes. Les femmes, elles, sont surtout en prison pour des chèques sans provision ou pour quelques larcins commis dans de grands magasins. J'en ai connu une, Antoinette, qui ne se sentait en sécurité qu'en prison. Alors quand elle était libérée, elle recommençait aussitôt un délit pour se retrouver « chez elle »... mais j'ai quand même vu trois femmes qui avaient tué leur mari.

- *Une fois, vous m'avez raconté une histoire assez émouvante : celle d'un jeune détenu à qui vous aviez offert un œuf en chocolat et à qui vous n'auriez pas pu faire plus plaisir...*

Ah oui ! C'était un garçon qui avait eu une enfance épouvantable. Sa petite sœur et lui avaient été abandonnés par leurs parents et ils avaient été placés tous les deux dans une ferme. Lui, il faisait, à six-sept ans, toujours pipi au lit. Les fermiers se mirent alors à lui faire boire un peu de son urine ! Quand il fut un peu plus grand, on le fit boire et on s'amusait avec lui vous pensez bien comment. Finalement, il a fichu le camp. Mais comme il était mineur, quand on l'a rattrapé ; on l'a mis dans une maison de correction.

Au bout d'un moment, il a réussi à s'évader de ce lieu-là aussi. Et puis il a trouvé une bande, avec laquelle il a commis des cambriolages, et puis aussi un viol. Un jour, ils ont eu un grave accident de voiture. L'un d'entre eux a été grièvement blessé. Ils ne pouvaient l'emmener dans leur fuite, aussi ils l'ont tout simplement achevé. Mais ils ont quand même été arrêtés, et lourdement condamnés.

C'est le directeur de la maison de détention où il avait été placé qui m'a demandé d'aller le voir. Quand il a su que j'étais une sœur, il s'est tout de suite mis sur la défensive :

- « Je suis un anarchiste », disait-il.

Alors je lui répondais :

- « Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? »

Ça a été de ce style au début. Et puis nos rapports ont évolué petit à petit, quand il a vu que je ne lui faisais pas la morale.

Le directeur de la prison m'avait parlé de lui en concluant :

- « Achetez donc la revue *Déetective*, tel numéro. On parle de lui ; on raconte ce qu'il a fait : vous verrez un peu le genre de gars que c'est ! »

J'ai acheté la revue. On le dépeignait comme un être insensible, qui n'avait pas eu une seule expression de regret lors de la reconstitution de l'achèvement de son ami.

Au moment de Pâques, je suis allée le voir avec un tout petit œuf en chocolat à manger sur le moment. On n'a pas le droit d'apporter des choses aux prisonniers que l'on visite, mais moi, j'ai toujours amené une petite chose ou une autre. Je lui donne l'œuf. Il fond en larmes. Je lui demande :

- « Mais, qu'est-ce qui vous arrive ? »

Et il me dit :

- « C'est la première fois de ma vie qu'on me donne quelque chose à moi ».

Vous savez, ça en dit long sur une vie... Il a été condamné à la réclusion criminelle à perpétuité, il y a de cela vingt ou vingt-cinq ans. Il est sûrement encore dans quelque Centrale.

Je pense aussi à un autre, un Espagnol. C'était un militant anti franquiste. Il appartenait à un groupe chargé de faire des coups pour envoyer de l'argent aux adversaires du fascisme. Ils ont attaqué un fourgon, rue Duguesclin. Mais il y avait des policiers, et un échange de coups de feu a éclaté. Un policier a été tué, et ils ont été arrêtés. C'était un homme qui respectait la vie d'une façon formidable, et je sais qu'il n'avait pas voulu cette mort. Quand je venais le voir, il trouvait toujours le moyen de m'apporter quelque chose, une fleur ou autre. Il a été condamné à mort. Il s'est pourvu en cassation et il a été rejugé à Grenoble. Et là, il y a eu quelque chose d'extraordinaire qui s'est produit : la mère du policier tué a accepté de venir témoigner à sa décharge. Elle a dit aux juges :

- « Ma belle-fille s'est remariée, et c'est normal, elle est jeune. Je suis donc maintenant la seule vraiment à souffrir: de la mort de mon fils. Ce n'est pas en tuant un homme que vous me consolerez ».

En disant cela, elle a sauvé la tête de l'accusé qui a été condamné à perpétuité. C'est une histoire que je raconte souvent, parce que je la trouve exemplaire. On a de la peine à croire que c'est vrai tant c'est exemplaire !

Cet homme a donc été condamné à perpétuité. Il a fait différentes maisons d'arrêt et différentes centrales, et puis après 20-22 ans, il a été libéré. Il ne pouvait évidemment pas retourner en Espagne à cause de sa situation d'opposant politique, et il est parti en Suède. Il m'a écrit plusieurs fois. Là-bas, il s'est marié, il a eu deux enfants... J'espère qu'il est heureux. Il m'a envoyé leur photo ! »

## CHAPITRE V

La rencontre du Nid 1946 - 1978. Les prisons, et surtout les prisonniers<sup>3</sup> ont occupé une grande place dans votre vie. Mais beaucoup de ceux qui vous connaissent aujourd'hui quand on parle de vous, pensent d'abord au Mouvement du Nid, à votre présence aux femmes prostituées. Vous avez vu naître le Nid ?

En effet, j'ai été en contact avec le Nid dès les débuts de celui-ci. J'ai toujours fait partie du Nid. Dès l'instant où j'ai accueilli des jeunes femmes/filles qui étaient en danger de prostitution (en 1945, le service de vénérologie de l'hôpital de l'Antiquaille a demandé au Prado de prendre quelques jeunes prostituées)<sup>4</sup>, nous avons été en contact avec le Père Talvas.

Dès le début des années cinquante (le Nid est né en 1946), le Père Talvas a souhaité qu'un foyer de réinsertion soit créé à Lyon. Il disait :

- « Il y a suffisamment de prostituées à Lyon pour qu'il y ait besoin d'un foyer ».

Alors il est venu, plusieurs fois de Paris à Lyon<sup>5</sup> et il s'est rendu chez un ménage de Tassin-la-Demi-Lune qui accueillait quelques femmes et où s'était créée une commission composée de personnes qui connaissaient le Nid. Évidemment, comme j'étais en lien avec le Nid depuis déjà sept ans, j'ai

---

<sup>4</sup> Cf. ci-dessus, p. ???

fait partie moi aussi de cette Commission. C'est là qu'on a fait le projet de faire construire, à Villeurbanne, le foyer « Bel Air » que vous connaissez et qui a été inauguré en juin 1966.

- *Et la permanence sociale du Nid<sub>3</sub> depuis quand existe-t-elle ? Vous avez participé aussi à sa création ?*

La section lyonnaise du mouvement du Nid est née officiellement en 1958, à l'initiative d'Alain Paquier et de M. Lavergne. Pendant longtemps, les militants du Nid se sont réunis chez les uns et les autres. Et puis, on a eu la possibilité d'utiliser un local à l'hôtel municipal de la rue Major-Martin. C'est là qu'on a tenu nos premières permanences où nous attendions la venue des femmes prostituées... mais personne n'est jamais venu ! Nous étions plusieurs personnes à assurer régulièrement cette permanence... en sachant d'avance que nous n'aurions personne !

À un moment donné, aussi, on s'est dit qu'il fallait trouver quelque chose qui serait vraiment au Nid. C'est comme cela que nous avons abouti au 63 de la rue Mercière, en plein quartier de prostitution (à l'époque, il y avait dans cette rue plusieurs hôtels de passe, qui ont disparu depuis 1972). C'était une ancienne boutique, toute petite, mais on l'a aménagée de façon coquette. Une équipière du Nid, Germaine, est venue, et c'est surtout elle qui a pris la responsabilité de la permanence .

Progressivement, la permanence a été reconnue et financée par les services officiels ; elle est devenue une permanence sociale distincte du mouvement du Nid, et l'équipière a été considérée comme éducatrice en milieu ouvert. Pendant longtemps - jusqu'à 1975 - les militants du Nid et cette permanence ont travaillé ensemble, sans que cela pose de problèmes, mais depuis quelque temps, il y a une crise, car l'ancienne équipière reproche aux militants du mouvement de faire un travail qui empiète sur son champ d'intervention. Il lui semble que nous faisons du « bénévolat » et que nous n'aidons pas, ainsi l'État à prendre ses responsabilités dans le domaine du secours social. Mais nous, nous disons que nous menons une action militante, qui n'est pas du tout un travail de « suppléance » aux carences de l'administration. Nous agissons au nom de la solidarité et nous voudrions bien pouvoir nous entendre à nouveau avec les responsables de cette permanence qu'après tout nous avons fait naître. La permanence est maintenant rue Président-Herriot, dans un bel immeuble. Il y a un éducateur avec Germaine. Je crois que les femmes prostituées vont assez facilement les voir. Nous de notre côté, nous avons une permanence du mouvement rue de Brest.

Régulièrement, des militants vont rencontrer les femmes prostituées sur le trottoir. J'y suis allée quelques fois aussi, l'après-midi, mais je suis bien vieille. Il y a sept ou huit autres militants qui font aussi du « contact », deux couples notamment. C'est Danièle, une mère de famille, qui a commencé la première le contact sur Lyon, à l'époque où nous avions notre permanence rue Major-Martin. La section lyonnaise du Nid lui doit beaucoup. C'est comme cela que le Nid, à Lyon, a été connu des femmes. C'est grâce à ces liens créés dans la rue que nous avons pu vivre la révolte de Saint-Nizier, en 1975. En allant au trottoir, nous voulons surtout faire preuve d'amitié, de solidarité. Nous voulons montrer aux femmes que toute la société ne les rejette pas ; qu'il peut y avoir des hommes et des femmes qui refusent l'hypocrisie qui les condamne. Quand je pouvais encore me rendre en prison, plusieurs fois je suis allée visiter des femmes qui avaient été connues au trottoir. Vous savez, ce sont des filles malheureuses.

- ***Actuellement, le Nid collabore-t-il avec un foyer comme celui de la Demi-Lune ?***

Non, pas bien. C'est quand même le foyer « Bel Air » qui est le foyer du Nid, même s'il dépend lui aussi maintenant, comme la permanence sociale, d'une association distincte du mouvement: « L'Amicale du Nid.

De toute façon, un foyer comme celui de Tassin-le-Demi-Lune, où j'ai travaillé moi-même de 1960 à 1964, est un foyer de semi-liberté, qui accueille toutes sortes de filles, placées en général par les juges pour enfants ; il n'y a pas que des jeunes filles ayant connu la prostitution. Tandis que le foyer « Bel Air », lui, est destiné uniquement à l'accueil des femmes qui cherchent à quitter la prostitution et qui ne voient pas comment y parvenir toutes seules.

Comme je vous disais, j'ai participé à la création du foyer « Bel Air », mais depuis, je ne m'en suis pas vraiment occupé. J'y suis allée pour des réunions, pour voir des filles, mais je n'y ai jamais eu de responsabilités éducatives, comme au foyer de rééducation de la Croix-Rouge ou à celui de Tassin.

- ***Dans la mouvance du Nid, il y a aussi ce qu'on appelle « les Rencontres Fraternelles », qui se veulent un lieu d'accueil et de partage de vie avec tous ceux qui sont exclus d'une façon ou d'une autre de la société globale. Vous y prenez votre place également ?***

Ah oui ! C'est là que j'ai fait la connaissance de M., quand il était clochard dans le quartier de l'église Saint-Pothin. C'est à une rencontre fraternelle qu'il est venu me parler, et il m'a emmenée à la rencontre de ses compagnons d'infortune. C'était une autre équipière du Nid, M. L., qui avait pris contact la première avec eux, et ainsi, nous avons été plusieurs militants du Nid à découvrir l'univers de la cloche et à nous sentir solidaires de tous ces malheureux. Aux « Rencontres Fraternelles » (il y a des rencontres régulières sur quelques quartiers, et puis une grande rencontre annuelle), on se lie d'amitié avec toutes sortes de gens. C'est formidable, mais c'est aussi très émouvant. On partage nos peines et nos joies, et puis, quand c'est possible, on essaye de découvrir ensemble la présence du Christ dans nos vies. Les gens que la vie a malmenés sont capables de gestes d'amour et de solidarité extraordinaires, vous savez.

- ***À vous entendre, on réalise que votre vie ne fait vraiment qu'un, dans la diversité même de vos liens.***

Les prisonniers, les femmes prostituées, les clochards... oui, c'est tout un. Les discussions avec eux, les réunions de prière avec quelques-uns, oui, c'est toute ma vie. Je me suis toujours occupée des gens qui étaient considérés comme en dehors de la société, de tous ces gens qu'on rejetait comme s'ils n'étaient pas nos frères.

- ***Vous êtes allée à leur rencontre au nom de l'Évangile, au nom de l'Église. Ne voudriez-vous pas que l'Église soit encore plus présente à ce monde des exclus qu'elle ne l'est aujourd'hui, avec seulement quelques apôtres comme vous ? Pensez-vous que cela soit seulement possible ?***

Possible ? Je n'en sais rien. Vous comprenez, on ne peut aimer ce monde que lorsqu'on le connaît dans l'intimité. Quand on sait qui sont vraiment ces hommes et ces femmes. Quand vous croisez par exemple des prostituées dans la rue, elles vont peut-être vous dire des sottises ; elles vont peut-être se montrer agressives et les gens disent que ce sont des vicieuses et tout ça... Quand vous les connaissez réellement, vous savez, au contraire, qu'elles ne sont pas du tout cela, que bien souvent elles ont un cœur d'or. Mais il faut les connaître, et l'Église est comme toute la société : elle ne sait pas toujours.

Je crois que l'Église aujourd'hui s'ouvre de plus en plus : regardez les prêtres ouvriers... Dans le cadre du mouvement du Nid, le Père Blanc fait un travail formidable. Combien de femmes au bord du désespoir font appel à son amitié, son écoute ! Elles savent bien que c'est un curé qui va à leur rencontre, et c'est pareil avec Sœur Marie-Pia.

- ***Vous auriez aujourd'hui trente ou quarante ans à vivre, que décideriez-vous de faire ?***

(Rires). Eh bien, voyez-vous, je m'occuperais de plus en plus du Nid, de plus en plus des femmes prostituées.

Je revois quelques fois encore quelques anciennes prostituées que j'ai connues il y a quelques années et qui sont restées en lien avec le mouvement du Nid. Je voudrais pouvoir les voir plus souvent, comme j'aimerais pouvoir aller rencontrer les femmes dans la rue. J'ai été fatiguée au moment même où je devais aller prendre des contacts avec le Père Blanc... Mais j'ai téléphoné encore tout à l'heure à une jeune femme qui essaye de quitter le trottoir. On l'appelle Jeannette.

## LE NID

*Fondé par un prêtre, le Père André-Marie Talvas, en 1945, le mouvement du Nid (d'où l'oiseau blessé peut reprendre son envol...) s'est donné pour but essentiel de « mettre en mouvement », en France et dans le monde, à la fois des personnes connaissant ou ayant connu la condition de prostituée ou de déshérité, et tous ceux, quel que soit leur milieu social, que ces conditions marginales d'existence préoccupent et indignent, afin que soient recherchées :*

- La promotion personnelle de tous ses membres, allant jusqu'à leur plein épanouissement humain et spirituel dans le cadre de communautés vivantes.*
- Leur promotion collective, c'est-à-dire la participation de tous à la construction d'un monde plus juste et plus fraternel, notamment par une action sur les causes et conséquences économiques, sociales, politiques, psychologiques de la prostitution (et autres maux sociaux).*

## **CHAPITRE VI**

Cohérence, d'une vie « Respect et Amour »

- *En parlant de votre frère, de Raoul Servant, de vos camarades d'enfance, vous dites avoir eu une jeunesse très brillante, très intéressante avec beaucoup d'amis. Au Prado, je pense, vous avez trouvé cette même joie, ce même dynamisme ?*

Oh, mais oui !... Oh oui ! Alors là, vous savez, j'ai vraiment fait ma vie. J'ai vécu à plein ; je me suis complètement réalisée. C'est que toutes les sœurs ont été très gentilles avec moi ; j'ai eu une vie vraiment fraternelle. C'était beaucoup pour moi. Pensez donc, on m'avait vue si petite, si fragile.

Je dis souvent que je me souviens de Sœur Marie. Sœur Marie est la toute première sœur du Prado. Je dis que je garde son souvenir, mais je n'ose pas l'affirmer totalement. C'est peut-être quelqu'un qui m'a parlé d'elle ; je n'avais que quatre ans quand elle est morte. Oui, ça doit être qu'on m'en a parlé et dans ma mémoire s'est gravée cette scène : je revois Sœur Marie dans la cour de la maison des religieuses. Elle était au pied d'un des vieux escaliers et toutes les sœurs étaient autour d'elle. C'est comme si j'étais déjà avec elles. Voyez, depuis toute petite j'ai vécu au Prado. Et on m'a vu tellement minuscule que malgré tout, j'ai toujours été bien entourée. Oh oui, je n'ai jamais eu à me plaindre d'être entrée au Prado. Jamais.

- *Et là, vous avez vécu à fond.*

Bien sûr. Sans problème. J'étais vraiment dans le bain ; ce fut le patronage, les enfants, les jeunes. On peut dire que j'ai toujours été entre des sœurs. Comme je me suis dès le début trouvée dans l'ambiance, c'était facile d'y rester.

Quand je suis revenue, après les vœux religieux au Prado, il m'a fallu remplacer la sœur de la Persévérance. C'était en 1932. Ensuite, en 39-40, comme les paroisses commençaient à s'occuper des enfants, Monseigneur Ancel, qui était supérieur (du Prado) à ce moment-là, a dit : « il faut changer un peu de genre. Cela ne nous a pas été difficile de comprendre ce qu'il fallait faire pour rester fidèles au Père Chevrier. C'est là, dans ce climat, dans cette ambiance, que le Prado est devenu « rééducation », soit pour les garçons, soit pour les filles, Vous comprenez, ce n'était plus nécessaire que nous fassions simplement du patronage. À ce moment, il y avait la paroisse qui se donnait de plus en plus à cette œuvre et des sœurs allaient déjà travailler avec les paroisses.

*Vous avez connu le Père Ancel alors qu'il faisait ses premiers pas au Prado ?*

Oui. Je l'ai connu à La Roche. C'est là que je l'ai vu pour la première fois. Il n'était pas encore totalement entré au Prado.

Quand il est devenu supérieur, nous avons connu des changements dans la vie du Prado. Mais je ne pense pas que cela soit tellement à cause de lui. C'est surtout l'environnement qui a changé. Après la guerre de 1939, de nombreuses choses ont dû être modifiées. Par exemple, le Père Ancel a installé les séminaristes à Limonest. Avant, ils étaient tous à Lyon, au Prado. Je veux parler des Grands, car il y avait La Roche pour les Petits. Comme c'était joli de voir tous les séminaristes qui vivaient dans la même maison que les garçons du quartier ! Les cérémonies religieuses étaient vraiment intéressantes grâce à tous ces abbés. Les messes de minuit, par exemple, étaient splendides. C'était formidable. Il y avait plein de monde : les enfants, les gens du quartier, les séminaristes, les Pères ;

voilà quelque chose de splendide. Ça fait mal quand on voit la chapelle maintenant et qu'on l'a connue avant. Maintenant, c'est trop vide ; presque mort. Bien sûr, il y a encore une messe chaque jour avec le Père H. , le résidant permanent à la maison des prêtres du 13 rue du Père Chevrier. Autrement, il n'y a plus rien. Et encore, le Père H. n'est pas toujours là. Oh ! vous savez, il n'y a pas de ressemblance entre ce que fut le Prado et ce qu'il est maintenant. D'un autre côté, remarquez qu'à ce moment-là, le Prado ce n'était pas autre chose que les maisons du Prado. Il y avait le « 14 » ; il y avait Limonest ; il y avait La Roche ; il y avait la maison des Sœurs, le patronage pour les jeunes. C'était tout. Tandis que maintenant, il y a des pradosiens et des pradosiennes un peu partout dans le monde. C'est tout différent. Avant, tout était concentré sur Lyon ; aujourd'hui, il y en a partout. L'animation n'est plus dans ce quartier de la Guillotière, dans les maisons du Prado, ce qu'elle était avant. Je vous dis bien, quand je traverse actuellement ces cours du n° 8 et du n° 14, je suis contente parce qu'elles sont pleines de fleurs. Elles sont très jolies maintenant. Eh bien, je ne peux pas m'empêcher de dire : les fleurs, c'est bien joli, mais quand il y avait trois cents gosses, c'était encore plus joli !

***On dit qu'au cours des messes, à cause de jeunes un peu turbulents, il y avait parfois des incidents.***

Oui, mais je pense que ce n'était pas tellement les jeunes. Les dimanches où il y avait l'office des vêpres, les parents venaient voir les enfants. Et dans la plupart des cas, c'était des personnes qui n'avaient ni foi ni loi. Pourtant, plutôt que d'attendre dehors, certains rentraient dans la chapelle. Ils assistaient à la fin des vêpres, au chapelet et au petit sermon qui suivait. Ce n'était pas vraiment un sermon, mais l'explication d'un mystère de l'Évangile ou quelque chose de ce genre. Beaucoup entendaient parler de Dieu pour la première fois. Un jour, je ne me rappelle plus quel était le Père qui parlait, seulement je pense que ce qu'il disait était passionnant ; un jour, dans l'assemblée, il y a eu un homme qui a dit :

- « Eh bien, merde alors ! »

Il était tellement étonné de ce qu'il entendait que c'est parti comme ça, tout seul. Oh ! c'était très vivant.

Une autre fois, le Père Bonnefoi expliquait la Transfiguration :

- « Quand les apôtres sont arrivés au sommet de la montagne, demandait le Père aux enfants, qu'est-ce qu'ils ont pris ? »

- « Des fleurs, du soleil », répondaient les gamins, ou bien : « Je ne sais pas ».

- « Qu'est-ce qu'ils ont bien pu prendre ? Qu'est-ce qu'ils ont pris ? »

- « Ah ! on ne sait pas »

- « Eh bien, ils ont pris une bonne suée ! »

Vous pensez des affaires comme ça, ça mettait de l'entrain. Tout le monde riait. Oh oui, c'était très vivant. Tout le monde riait. Je ne pense pas que l'on puisse rencontrer un enfant qui est passé au Prado avant 1940 sans qu'il nous en parle d'une façon merveilleuse ».

- ***Quelle référence les Sœurs faisaient-elles au Père Chevrier entre la guerre de 1914 et la guerre de 1939 ?***

Elles ont toujours été fidèles au Père Chevrier. Je ne me rappelle pas avoir vu des contestations profondes. Évidemment, il a bien fallu faire des changements. Les séminaristes ont d'abord changé de maison et puis quand on a supprimé les « Séries », après la guerre, ça a fait un changement total ; mais nous demeurions toujours fidèles au Père Chevrier. C'est lui qui avait institué les « Séries ». Il prenait chez lui les enfants et les gardait un certain temps. Il a même rencontré des enfants qui vivaient dans la rue, qui n'avaient pas de maison. Il les gardait quelque chose comme cinq mois, leur donnait des leçons de français, d'écriture et leur faisait le catéchisme. Ils se préparaient à la communion, le but principal recherché par le Père. Je ne sais pas si, en son temps, c'était aussi régulier qu'à notre époque. Pour nous, mais je vous l'ai déjà dit, une « Série » durait cinq mois ; il y avait une interruption d'un mois pour tout remettre en ordre et ensuite, ça recommençait. Dans cette activité nous cherchions seulement à prolonger ce que le Père Chevrier avait commencé. Nous avons continué exactement comme lui jusqu'en 1939. Ah oui, nous cherchions à être fidèles à ce que le Père Chevrier avait lancé parce que, à cette époque-là, les paroisses ne faisaient rien pour les enfants. Mais, ensuite, le catéchisme s'est beaucoup développé. Il y avait des catéchistes qui s'occupaient des garçons et des filles trop âgées pour faire leur communion avec les autres enfants. C'est la guerre de 39 qui a tout changé dans les paroisses et en même temps dans les habitudes du Prado.

- ***Pensez-vous que les créations pradosiennes d'après guerres soient fidèles à l'esprit du Père Chevrier ?***

Je ne peux parler que pour les sœurs. Évidemment, elles suivent le mouvement, elles suivent leur temps. Les changements sont grands ; c'est certain. Mais le même objectif reste toujours : les pauvres. Bien sûr, nous nous trouvons en face de personnes riches, de gens ayant une misère autre que la pauvreté matérielle, humaine ; il n'y a pas de raison que nous ne soyons pas avec eux. Mais l'objectif premier, c'est l'ouvrier, c'est le pauvre. Toutes les sœurs sont comme ça, soit qu'elles travaillent dans une maison du Prado, soit qu'elles aident dans une paroisse, soit qu'elles s'insèrent dans le Monde Ouvrier et l'Action Catholique.

Et maintenant, nous sommes hors de France. Au Chili ou ailleurs, c'est pareil, c'est partout le même objectif : l'ouvrier, le pauvre. Aujourd'hui, beaucoup de sœurs travaillent comme salariées. Elles peuvent être aides-ménagères, ce sera en général chez les pauvres, chez les personnes âgées.

Ah oui ! nous restons bien fidèles à cet esprit du Père Chevrier. Évidemment, il n'y a plus ce qu'il y avait avant ; mais l'esprit est toujours là.

- ***Par exemple, ce que vous avez fait avec Marie Pia à la crypte Saint-Vincent ?***

À Saint-Vincent, avec les clochards, pendant les réunions de prières ... Oui, nous avons eu des difficultés.

Ce n'est pas par le Prado, mais par le Nid que j'ai connu quelques clochards. Comme je vous l'expliquais, j'ai rencontré le Nid au moment où je suis entrée à plein dans la rééducation. Le Nid

organisait des rencontres fraternelles. J'y allais. C'est là que j'ai rencontré P. qui était venu avec une autre personne, une jeune fille qu'il aimait, Annie. Il s'est présenté à moi :

- « On m'a dit que vous veniez souvent ici. Moi, je suis un peu clochard ».

En fait, il avait encore un appartement. Bref, c'est comme ça que j'ai commencé avec lui ; dans une rencontre fraternelle du Nid ; c'est comme ça que nous avons commencé nos réunions avec les clochards ».

Mais P. s'est mis un peu plus à la débîne. Sa fille est partie. Il sombrait toujours plus. C'est à ce moment-là que Marie-Pia est venue avec moi. Ensemble, nous allions leur rendre visite à l'église Saint-Pothin - un lieu de rendez-vous. Nous les rencontrions comme ça, sans plus. Et puis un jour, ils ont décidé, de venir prier avec nous à la crypte Saint-Vincent. Cela remonte déjà à deux ou trois ans. Ils venaient régulièrement. Mais un soir, ils sont arrivés assez nombreux à la prière ; ça n'a pas fait plaisir à tout le monde, car justement, ce soir-là, ils ont fait pas mal de tapage. Plusieurs personnes ont réagi contre eux.

Nous avons dû expliquer à ceux-ci que s'ils voulaient prier, il ne fallait pas boire. En fait, le soir, vous comprenez bien que ce n'était pas facile. Alors, nous leur avons dit :

- « Si vous voulez prier, nous prierons ensemble un matin de la semaine".

C'est comme ça qu'a commencé à Saint-Pothin le groupe de prière du vendredi matin. Les premiers temps, ils étaient nombreux à venir. Nous avons été jusqu'à sept-huit et même plus. Depuis que nous connaissons ces gens du pavé, il y en a trois de morts. Vous avez dû voir Luniss à Saint-Vincent il s'est définitivement endormi l'an passé, sur sa chaise à Saint-Pothin, assis devant Dieu ».

Voilà, c'est par une rencontre fraternelle du Nid que j'ai commencé à connaître P. . Avec lui, ça a fait boule de neige. Nous avons connu comme ça beaucoup de clochards. Et je vous assure que cette vie avec eux, c'est en ligne très directe avec le Père Chevrier. Aussi, nous ne nous sommes pas du tout émotionnées que certains ne furent pas tout à fait d'accord avec leur présence à la crypte.

• ***Dans l'évangile et dans ce que le Père Chevrier a écrit, qu'est-ce qui vous semble le plus en rapport avec ce que vous avez fait ?***

Oh ! je ne sais pas. Le respect, l'Amour... Oui, je pense que ce sont les pauvres, ceux qui n'ont aucun soutien humain que nous devons soutenir, respecter, aimer. Tenez, devant les jeunes, je n'ai jamais voulu employer le mot de rééducation et j'e n'ai jamais voulu que les éducatrices soient appelées éducatrices. Nous les appelions les grandes comme je vous l'ai déjà expliqué. On m'en a fait beaucoup grief. Mais je pense que c'était respecter les filles qui étaient chez nous. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque la majorité était à vingt et un ans. Les éducatrices étaient à peine plus âgées. Vous voyez une fille de vingt ans dire d'une autre fille : « c'est mon éducatrice ! » Beuh, allons donc ! C'était quand même pénible pour la dignité de la fille !

Voyez, je leur disais :

- « Quand vous me rencontrez dans le trolley (j'étais en habit de religieuse à ce moment-là), si vous ne voulez pas me reconnaître, ça ne me fait rien ».

Je pense que c'est comme cela que je respecte les pauvres. Et le Père Chevrier c'était ça : le respect des pauvres. Des gens ont voulu forcer le Père Chevrier à faire travailler les enfants. Il n'a jamais voulu. Il disait :

- « Les fils de riches pendant des années ne travaillent pas ; ils font simplement leurs études. Et nous, pendant les six mois que nous aurions ces enfants, il faudrait les faire travailler ! »

Non. C'est les respecter qui importe. On ne peut pas les utiliser pour gagner de l'argent. Voyez, moi, j'ai toujours vu comme ça et je pense que c'est cela qui touche le plus les personnes qui sont dans la misère. Il ne faut pas qu'elles sentent la pitié. Le Père Chevrier, c'était ça. Il était pareil avec tout le monde. Il n'agissait pas par pitié. La pitié c'est quand même rabaisser les gens, et le Père Chevrier a toujours cherché l'égalité des personnes. La pitié qui est une façon de se pencher sur les gens parce qu'on les sent malheureux, parce que ceci, parce que cela, rabaisse. Mais quand il y a l'amour, quand on aime ceux que l'on rencontre, ce n'est pas pareil. Je dis que tout est basé sur l'amour. Si nous aimons vraiment les gens, nous pouvons leur dire ce que l'on veut.

En fait, nous ne pouvons aimer vraiment que quand il n'y a pas de trop grandes différences. Je vivais tout le temps avec les filles. Il n'y avait pas de différences entre les éducatrices et les autres. Elles dormaient toutes dans la même chambre. Et bien sûr, la nourriture était la même pour tout le monde. Je vous l'ai dit : que je mette les éducatrices au même rang que les autres me fut beaucoup reproché. Ça m'était égal. D'ailleurs, les éducatrices étaient d'accord. Celles qui ne l'étaient pas n'entraient pas chez nous.

Ah oui ! Plus une personne est dans l'ennui, plus il faut l'aimer et savoir montrer qu'on l'aime, je crois. Il faut aimer les gens parce que ce sont des êtres comme nous et non parce que ce sont des personnes qui seraient en dessous de nous. Ce sont des êtres humains comme nous. Et c'est vrai. Il ne faut pas croire, comme on dit souvent, que j'aime les gens parce que le Christ est en eux. Non, je les aime tout simplement pour ce qu'ils sont. Les premiers temps que les filles vivaient chez nous, elles disaient :

- « On sait bien, vous nous aimez parce que vous êtes des sœurs ; c'est normal. Vous nous aimez parce que le Bon Dieu nous aime ».

Je leur répondais :

- « Mais je vous aime parce que vous êtes des personnes comme moi, comme nous, absolument comme nous religieuses. Il n'y a pas de différence. »

Voyez, c'est cela qu'il faut comprendre. C'est le respect, l'amour et c'est bien vrai.

Dans la vie, il y a des gens qui n'ont pas eu de chance. Parfois, c'est volontaire ; mais la plupart du temps, pour beaucoup, c'est involontaire, or on dit toujours :

- « C'est de sa faute, c'est de leur faute ! »

En fait, nous ne savons pas. Oh là, là ! Il y a tant et tant de choses chaque jour ! Vous savez, quand on a vu beaucoup de situations, quand on a entendu en bien des endroits les confidences les plus inouïes, on excuse presque tout. Quand on sait d'où viennent les problèmes, les situations irrégulières, on ne peut pas ne pas excuser. Certes, je ne veux pas excuser la chose qui est mal. Je ne peux pas accepter le mal. Seulement, pourquoi telle personne est-elle venue à commettre ce mal ? C'est ce qui la plupart du temps excuse tout.

- ***Et en même temps, vous êtes signe du pardon de Dieu !***

Eh oui ! Remarquez que dans ce domaine, je veux parler de la religion chrétienne, j'ai toujours observé une grande liberté. Chez nous, la messe n'a jamais été obligatoire. Y allaient celles qui voulaient. Aux autres, j'essayais, pendant le temps de la prière, de leur donner quelques explications sur la vie, sur la morale humaine :

- « Vous ne voulez pas de la religion, vous êtes libres ; mais s'il est quand même bon de savoir se conduire dans la vie ».

- ***Dans la vie qui fut la vôtre, vous n'avez rien à regretter ?***

Oh non ! Je ne regrette rien. Vous savez, j'ai eu une vie bien remplie ; une vie vraiment intéressante. Et alors, justement - c'est ce que je dis souvent - quand à la naissance, mes parents m'ont vue dans l'état où j'étais, si faible, ils ont eu bien de la peine. Il se demandaient ce que j'allais devenir. Et des gens, beaucoup de gens ont désiré ma mort. Quand j'étais malade, certains disaient :

- « Ah, si le Bon Dieu pouvait la prendre ».

Eh bien, voyez, j'ai fait ma vie comme les autres ; vraiment comme les autres ; une vie intéressante en tout. Le Prado m'a beaucoup aidée.

Comme je vous le disais, j'ai toujours été élevée dans la religion chrétienne. Ce genre de vie a toujours été normal pour moi et, en même temps, je me rendais compte de l'énorme différence qui existait entre ma vie et la vie des petites qui vivaient au Prado. Sur ce point, on ne pouvait pas se ressembler. Je ne cachais pas que j'étais religieuse, ni que nous avions des prières, ni que nous avions d'autres obligations propres à notre choix de vie. Je disais même qu'il fallait de temps en temps penser à Dieu et quand venait une conversation au plan religieux, je ne la ratais pas, vous pensez bien ; mais je n'ai jamais fait pression. Les filles étaient libres. Celles qui allaient à la messe y allaient librement, et non pour me faire plaisir. Vous savez, il y a des personnes qui, quand elles sont chez les religieuses, font tout un tas de trucs pieux pour leur faire plaisir.

Dans les prisons, c'est la même chose : je n'ai jamais fait d'enseignement religieux. Au début, j'avais encore le vêtement des sœurs, mais ensuite j'étais en civil. Alors là, je ne disais pas tout de suite que j'étais religieuse. Je cherchais d'abord à tisser les liens d'amitié avec les prisonniers et les prisonnières, à me faire connaître d'eux et à les connaître sans les influencer. Ensuite, je leur expliquais clairement qui j'étais :

- « S'ils ne savent pas, je me disais, ce serait les tromper ».

Je n'ai jamais cherché à influencer les gens. Dieu nous laisse libres, il faut que les autres soient libres. Mais, je n'ai pas non plus à cacher tout ce que Dieu est pour moi. Voyez, il me semble que j'ai toujours pensé comme cela. Je n'ai jamais pensé qu'il faille faire pression sur les gens pour essayer de les intéresser à l'Évangile, à l'Église. Quand ils voulaient m'en parler, je discutais avec eux. Je leur disais ce que je savais, ce que je comprenais : c'est ce qu'ils voulaient, alors, pourquoi ne pas les écouter ? Que fait Dieu ? Il nous attend, il nous respecte. Jamais il n'a obligé quelqu'un !

## QUELQUES DATES

- 1898 Naissance de Germaine Joumoud.
- 1891 Père Broche - supérieur du Prado.
- 1914 Fin de la scolarisation avec le Brevet.
- 1925 Père Lauzier - supérieur du Prado.
- 1928 Entrée au Noviciat.
- 1932 Sœur Jean-Baptiste s'occupe de la Persévérance.
- 1933 Père Laffay - supérieur du Prado.
- 1937 À Paris - X<sup>e</sup> anniversaire de la J.O.C.
- 1939 Sœur Jean-Baptiste monte à Limonest avec les filles de la Série.
- 1940 Retour à Lyon - Patronage - Persévérance.
- 1942 Père Ancel - supérieur du Prado.
- 1943 Sœur Marie-Claire - supérieure des sœurs du Prado.
- 1945 Fondation du foyer.
- 1946 Premiers contacts avec le Père Talvas.
- 1963 Sœur Jean-Baptiste se retire du foyer.



Monsol  
La Persévérance  
Août 1944



Morzine  
1948



Septembre 1954  
à la Croix-Rousse



Conscrits, Classe 62  
La Demi-Lune



Chemin de la Pomme  
La Demi-Lune



La Demi-Lune  
Voyage



Chemin de la pomme  
1978



Atelier de la Croix-Rousse  
1978



En Espagne

Contact : [michel.durand12@wanadoo.fr](mailto:michel.durand12@wanadoo.fr)